JOSE LUIS TRULLO (ED.)

ENCYCLOPÉDIE DE LIVRES ESPAGNOLS D'APHORISMES

(2000-2020)

Traduction par Miguel Angel et Florence Real

VOLUME I

AITOR FRANCOS *Fuera de plano* - Ed. Cuadernos del Vigía, Grenade, 2016, 60 pages

J'ai l'impression que le miroir de la salle de bains est bien plus optimiste que celui du salon.

L'aveugle est celui qui est conscient de ce qu'il voit.

La poésie ne recherche pas le mystère, mais la vérité, et c'est justement pour cela qu'elle nous semble mystérieuse.

Il y a des mots qui nous répondent, et nous ne savons pas quoi leur demander.

Quand je dessine un cercle, je veux toujours en être dehors.

Il y a deux possibilités d'atteindre la lumière : en ne voyant pas clair, et en voyant pas l'obscurité.

La poésie qui se dit comme telle fait des spéculations

Il y a des rues si étroites qu'on ne peut s'y retrouver qu’avec son passé.

AITOR FRANCOS, *Tinta rápida*, Ed.Trea, Gijón 2019, 198 pages

Ce qui est impossible est trop bien fait.

Dans la musique, même le bruit de fond est une pensée.

La lumière, une question qui nous fait regarder de tous côtés.

Personne n'échoue totalement devant un point d'interrogation.

Un homme parmi la foule est un apatride.

Aucun dieu ne sait prononcer son nom sans dire « je ».

La prémisse de l'art : rendre transparent ce qui est invisible.

Parfois, ce qui te sauve la vie c'est de tomber sur un livre.

Ce que j'ai détruit est resté pour s'occuper du feu.

Nous appelons sens l'humilité des limites.

Ce que tu effaceras, voilà ce qu'est l'au-delà.

L'excès de lumière provoque des hétéronymes.

ANA PÉREZ CAÑAMARES, *Ley de conservación del momento,* La Isla de Siltolá, Séville, 2016, 79 pages.

Pour écouter l'harmonie du monde, parmi les voix de l'esprit il faut chercher celle qui se tait.

Balayer les recoins du cerveau et m'étonner de les trouver arrondis : les arêtes et les angles, c'est moi qui les façonne.

Apprendre à vivre en l'équilibre sur une marche est plus utile que monter et descendre des escaliers.

Le corps est le dernier grenier qui reste pour nous cacher.

L'invisibilité est un super-pouvoir à notre portée. Son ennemi juré est l'ego.

On ne manque pas de trésors, mais d'îles où les enterrer.

Pour se faire avoir, il faut qu'on apporte nous-mêmes notre pierre à l'édifice.

Parmi ceux qui prédisent un malheur, il y a deux types de personnes : ceux qui sont soulagés de ne pas avoir raison et ceux qui préfèrent avoir raison que d'avoir tort.

Derrière un provocateur il y a toujours un enfant qui veut attirer l'attention.

Parfois, souffrir c'est juste s'accorder de l'importance.

Il y a une limite à la quantité d'intimité étrangère que nous sommes capables d'endurer.

Le narcissique pleure deux fois : sa douleur et le reflet de sa douleur.

Célébrer la matière comme un miracle est un chemin qui va tout droit vers la spiritualité.

Le problème principal de la religion est que les gens prennent les métaphores au pied de la lettre.

Quand la ville la plus grande se fait petite, il est temps de retourner vers l'univers d'une forêt.

Toutes les ruines sont sacrées parce qu'un jour, quelqu'un les a appelées "foyer".

Avant de mépriser ce qui est fragile, il faut se demander depuis quand cela existe, et s'il est possible qu'il nous survive.

Seulement ce qui est simple nous apporte du réconfort.

Je ne suis que la conscience du miracle qui ne se connaît pas lui-même.

Si l'étonnement est authentique, rien ne se répète.

Ecrire pour penser plus profondément et pour sentir plus nettement.

Le poète croit aux comparaisons, aux images et aux métaphores comme une forme de connaissance scientifique.

Écrire, c’est se heurter encore et encore à nos limites. Le poète est le papillon de nuit, les mots sont l’écran, la poésie est la lumière.

Le voyage de la vie est toujours un retour.

La mort ressuscite dans chaque mort.

Vivre, c’est réécrire. Ecrire, c’est revivre.

La sensation d’éternité passe. Mais elle revient.

Tout ce qui a un prix est surestimé.

A partir d’un certain âge, on parvient à être heureux malgré.

Pour être heureux, nous avons besoin de peu de choses, mais il est essentiel qu'elles ne se substituent à rien.

Un juste équilibre entre doute et radicalité pourrait nous maintenir toujours jeunes.

Si on surmontait le vertige, le manque de sens serait une fête perpétuelle.

Si on manque de qualificatifs, c’est l’heure des verbes.

Quand l’actualité me poursuit, je me réfugie dans le présent

ANTONIO RIVERO TARAVILLO, *Vilanos por el aire,* La Isla de Siltolá, Séville, 2017, 95 pages.

Dans les aphorismes et dans certaines phrases du même genre, quand on demande à quelqu'un ce qu'il veut dire, on lui demande de choisir seulement une des branches de l'arbre qu'il a arrachée.

Écrire des aphorismes c'est prendre des notes d'un maître intérieur dont nous n'apprenons jamais la leçon, même si nous les mettons au propre en les publiant.

Il arrivera un jour où le seul lecteur qui reste dédicacera des livres à ses auteurs, qui formeront une très longue file d'attente.

La poésie ne s'oppose pas à la folie, mais elle est incompatible avec la bêtise.

La poésie n'est pas la science. Quand tu penseras avoir trouvé une formule, laisse-la tomber.

Le roman, aussi long soit-il, est limité. Même le plus brefs des poèmes est infini.

Comme ce qui nous enchante nous trompe. Comme sont proches, presque la même chose, ravissement et illusion.

Il y a des livres qui nous emmènent loin, si loin, qu'on dirait des voiles plutôt que des volumes.

Quand un imbécile cesse d'être ton ami, il n'arrache pas un pétale de la rose du monde, mais il en ajoute un.

A chaque fois que tu mijotes une vieille recette, tu rallumes le premier feu.

Toute horloge indique l'heure d'autrui. Aucune ne nous appartient.

Ceux qui ne lisent que ce avec quoi ils sont d'accord se lisent eux-mêmes dans le miroir. Et, bien sûr, ce qu'ils voient à l'envers n'a aucun sens.

Les horloges anciennes inquent des heures plus lentes.

Un chauvinisme inversé, c'est-à-dire doublement pervers: penser que son pays est le pire du monde.

Les péchés que nous pardonnons le moins aux autres sont ceux que nous n'aurions même pas osé commettre.

BENITO ROMERO, *Desajustes,* La Isla de Siltolá, Séville, 2020, 108 pages.

Le sang ne ment jamais.

Le Pouvoir légitime les délires.

L'intimité dégonfle le cachet.

Le Produit ne sera jamais altruiste

La suffisance rend amère les victoires de la raison.

Il n'y a pas assez de notoriété pour tant de demandes.

La perplexité a surgi sur une île déserte.

Le rire apaise l'instinct de déprédation.

Ce qui est simple n'implique pas une digestion facile.

La méthode nous permet de nous mettre à genoux sans regrets.

Le subjectiviste vaniteux est poursuivi par les miroirs.

La patience est le seul Tout que nous parviendrons à savourer.

BENITO ROMERO, *Horizontes circulares,* Trea, Oviedo, 2018, 84 pages.

Son projet de vie: se prendre d'affection pour le quotidien.

Chaque but personnel qu'il atteignait était récompensé par du plastique.

Ses pensées étaient si injustes qu'il n'a eu aucun problème pour être accepté dans un groupe.

Il trouvait les gens familiers au premier contact. Il les voyait comme des inconnus au fur et à mesure qu'il les fréquentait.

Aimer ce n'est pas seulement désirer ce qu'on a pas.

La nostalgie platonicienne, assassine silencieuse de la promiscuité.

Quand les mots disent vraiment quelque chose, la neige saigne.

Nous avons pris l'habitude de vivre dans la destruction des phrases fermées.

Le but des petites choses est de nous rappeler que l'infamie déborde du lit des rivières.

Publier est la meilleure façon de se répudier.

Celui qui écrit pour satisfaire ses lecteurs ressemble à l'élève qui étudie pour satisfaire ses parents et ses professeurs.

Pour atteindre un degré optimal de sagesse il vaut mieux avoir marché dans les flaques d'au moins quatre siècles.

Les conseils sentent le désinfectant des toilettes.

Ce qui est simple fait peur parce qu'on ne nous l'a pas bien expliqué.

La mémoire est remplie de maisons vides que nous quittons précipitamment par la fenêtre.

La cohésion, un labyrinthe silencieux de miroirs et de mouches.

Le plus difficile à assumer dans le bon sens est sa rudesse mélancolique.

Le moyen comme une fin: avancer vers quelque chose pour que quelqu'un s'unisse à toi.

Le véritable premier pas consiste à laisser derrière le premier pas.

Dans les entrailles de l'anecdote futile scintille la perspective cosmique.

Le premier à s'asseoir sur une roche fut proclamé leader du groupe.

Peu de choses provoquent autant d'inquiétude que les crayons qui se laissent tailler.

"On va discuter", déclarent ceux qui veulent désespérément être entendus.

Vieillir, c'est se sentir en sécurité avec l'immuable que nous avions l'habitude de répudier.

Le jour où l'on fermera les portes du succès à la beauté physique, ce sera la fin de la civilisation.

La vérité est dure et noire comme un excrément desséché que nous évitons d'écraser au milieu du trottoir.

Les pauvres se nourrissent des irresponsabilités que les riches ont laissées au fond de la malle.

Nous avons atteint un tel degré de mesquinerie collective que même l'amabilité est accueillie avec méfiance.

A un certain moment de lucidité historique, il faudra que ce soit les arbres qui devront humilier et condamner les arbres.

Pour certaines personnes, la science-fiction signifie échapper à la réalité quotidienne; pour d'autres, cela veut dire plonger dans la réalité quotidienne.

Nous voyons la même chose, nous écoutons la même chose, nous lisons la même chose, nous pensons la même chose, nous disons la même chose et nous faisons la même chose, mais nous rêvons de choses différentes.

Le premier apprentissage que l'on devrait transmettre est celui de savoir perdre. Cela nous épargnerait ainsi l'énorme dose de violence inutile causée par l'angoisse de la reconnaissance.

Derrière chaque impertinence coule l'éclat perçant du métal.

L'hypocrisie humaine génère une obsession pour ce qui est souterrain.

Ce qui ne te tue pas te transforme en bureaucrate.

Le calme et l'ennui nous indiquent que nous avançons vers ce qui est juste.

Le but des religions est de surmonter la dureté de la réalité.

La vie sans la persévérance de la confusion serait autre chose.

Être obsédé par ce qui aurait dû arriver équivaut à prétendre amortir la chute avec les rideaux de l'abîme.

CARLOS MARZAL, *La arquitectura del aire,* Tusquets, Barcelone, 2013, 249 pages

Je guéris de ce dont je suis avec ce que je ne suis pas. Rien ne me guérit de ce que je ne suis pas.

L'amour est le seul état de manque qui se suffit à lui-même.

Une conviction est une intuition calculée: un fossile.

Une partie du charme de ce qui est petit consiste à refuser d'être grand.

Sans nuances il n'y a pas d'immensité, même pas d'infini.

Seuls ceux qui ne savent pas percevoir l'harmonie se plaignent du bruit.

Tout ce qu'il y a de meilleur est île.

Si tu veux comprendre davantage, déchausse-toi et marche.

Formuler ce qu'on connaît déjà sous une forme nouvelle est formuler ce qu'on ne savait pas.

La première fois qu'on a eu une première fois fut la dernière.

Je suis en moi, ce qui est passé par moi quand j'y passais.

La totalité du bonheur a plus de deux moitiés.

Il existe une manière suffisante de savoir certaines choses: à moitié.

Il est sage aussi celui qui ne trouve pratiquement rien d'incompatible.

La cohérence est aussi une façon d'être prisonnier de ses propres opinions.

Plutôt que de choisir de vivre, on choisit une attitude face au vécu.

Personne ne comprend comment finalement il nous est arrivé la même chose qu'à tout le monde.

L'art de vivre est transformer les attentes d'on ne sait quoi en événements.

Une intelligence sachant quoi écarter est plus intelligente que celle qui aspire à tout posséder.

On peut presque tout arranger même si rien n'a de solution.

Dans le noir, le temps recule.

C'est en se produisant que de nombreux plans tournent mal.

Écrire devrait être un glissement.

Vivre, c'est répéter des résurrections.

Laisser refroidir est la façon la plus polie de laisser mourir.

L'âge consiste à rendre arrondi ce qui est pointu.

.

Il y a en nous quelque chose qui nous cherche.

La pensée est le piège: arrive ensuite l'aphorisme et il sauve le loup.

CARMEN CANET*, La brisa y la lava. Aforismos sobre el aforismo.* Libros al Albur/Apeadero de Aforistas, Séville, 2019, 50 pages

L'aphorisme a la légèreté de la brise et le feu de la lave.

En temps de crise il vaut mieux penser vite.

Aphoriste: jongleur des mots

Une fois l'idée lancée en l'air, l'aphoriste trébuche et ramasse des vies successives, y compris la sienne.

La dextérité de l'aphoriste consiste à jouer avec quatre balles: l'art de la nuance, l'art d'envelopper, l'art de la finition et l'art de déchiffrer le silence.

Quand l'aphorisme t'attrape, c'est une libération.

Les aphoristes sont comme des mineurs: ils extraient les métaux nobles de la vie.

L'aphorisme est un diminutif augmentatif.

Le silence est une issue qui entre dans l'aphorisme.

L'aphorisme est un couloir étroit que notre esprit rend plus large.

CARMEN CANET, *Luciérnagas,* Renacimiento, Séville, 2018, 109 pages.

Dans les villes, les coins de rue ont aussi des plis.

Comme le pain, la vie a sa croûte et sa mie.

Nous disons généralement “en noir et blanc” ou “en couleur” et on oublie que le noir et blanc sont aussi des couleurs.

Il se promenait dans les pièces de sa maison: les rues, il les habitait.

Chaque désert de la vie a besoin de son mirage.

Cauchemar: quand la nuit les rêves se croisent et s’entrechoquent.

Il paraît que quand on est très attentif, on ouvre les yeux pour mieux écouter.

Les silences mouillés par la pluie moisissent.

Quand la peau est bien caressée, elle a un écho.

Les rapports orageux devraient être foudroyés.

Espoir: quand la distance a la couleur de l’herbe et de la forêt.

Amour désertique: j'avais une relation avec les mirages, les dunes et les lagunes occasionnelles.

On dit qu’on écrit comme on aime; alors, les aphorismes aiment intensément avec ironie.

Il y a des miroirs qui ne disent même pas bonjour.

Grâce à la création, tu te reposes de toi-même.

Il était si seul que lui seul le savait.

Mélancolie, plus d’une nostalgie par jour.

L’ombre est le miroir du corps.

Il est devenu écrivain en lisant. Quand il écrivait, il était lecteur.

La photographie est l’insomnie d’une image.

CARMEN CANET, *Malabarismos,* Valparaíso Ediciones, Grenade, 2016, 78 pages

Une fois l'idée lancée en l'air, l'aphoriste trébuche et cueille des vies successives, y compris la sienne.

On voyait bien que ses lumières étaient basse consommation.

L'aphorisme est un bout de sentier parfumé: ceux qui respirent les mots les transmettent avec arôme.

L'amitié est une œuvre. L'amour, un bâtiment en construction et déconstruction.

Les relations commencent par être solides, ensuite elles deviennent liquides et enfin gazeuses. Comme les états de la matière.

J'aime la rime de cicatrice avec oubli.

Le mépris, ce déguisement de la jalousie.

Parfois un plat chaud convient mieux au cœur qu'à l'estomac.

La féminité est une arme qu'on peut mal interpréter. Mais celui qui se trompe est déjà dans l'erreur en arrivant.

On sort épuisés des musées. On ne peut pas en voir plusieurs d'affilée. Il y a trop de salles, pas assez d'ailes.

Les appareils photo et les fautes d'orthographe font notre portrait.

L'automne est une mauvaise saison pour les mélancoliques: certaines personnes y perdent leurs feuilles.

Les dimanche après-midi fondent dans un chocolat marron noir amer.

Les analgésiques les plus importants: l'ibuprotemps, le paracétatemps et le dolitemps.

Le bonheur empêche de dormir. Le malheur aussi.

Le présent est dépeint avec un futur même s'il existe un passé.

La solitude est la dernière forme de l'amour.

Quand on se trompe autant, on apprend à se tromper mieux.

Les fractures de la société se trouvent dans les banlieues.

La vie est un brouillon qu'on ne peut pas passer au propre.

CARMEN CANET, *Olas,* La Isla de Siltolá, Séville, 2020, 87 pages

Le tissu de la réalité devrait être en soie multicolore avec transparences.

Les voyages sont des fenêtres qui nous ouvrent le kaléidoscope des rues d'ailleurs.

Des sourires forcés on peut entendre les bruits d'imposture qui tombent.

Je ne veux plus qu'on attende de moi, ni attendre de personne. J'espère que vous comprendrez.

Le vent est un poisson fuyant. Le cerf-volant, le hameçon. Le fil qui le tient, la ligne.

La mémoire est gris argent. Le présent, bleu indigo. Et l'avenir, vert feuille.

LOI : la gravité des choses peut être relative et absolue.

La bonne solitude a besoin d'espace, d'air et de silence. Elle est sa propre compagnie.

Il devrait y avoir des attaques d'intégrité.

Elle ressentait tellement qu'elle en consentait plus.

Dans l'amour il n'y a que du présent.

L'esprit qui ne s’arrête pas ! Il guette.

DIONISIA GARCÍA, El caracol dorado, Renacimiento, Séville, 2011, 176 pages

Le meilleur stratagème est d'attendre assis.

La chance de l'eau est de s'échapper.

Les extrêmes sacrifient l'idée.

La joie de la vie est la joie de la vie. Le reste, ce sont des magouilles.

El rigor no merma la libertad, la fortalece.

La rigueur ne réduit pas la liberté, elle la renforce.

Agir de façon naturelle n'a pas de mérite, l'expression le dit d'elle-même.

La permanence de la perfection est lassante, c'est pour cela que la nature est sage.

Quand quelqu'un souhaitera perdurer, qu'il ne construise pas son monolithe en vie.

Certains proches, terroristes de l'intimité.

Les Athéniens n'étaient ni plus beaux ni plus grands. Ils regardaient le monde et le disaient. Maintenant, nous le manipulons.

Dans l'enfance, la lecture de l'Iliade se réduisait à l'anecdote du cheval.

Une guerre comme référence retarde le devenir des époques.

Le silence effectue des missions aussi importantes que les mots.

Les meubles craquent car les arbres habitent en eux. C’est ce qu’on dit.

Quand tu écris, quand tu aimes, quand tu joues, imagine que c'est la dernière fois et tu verras l'émotion s'accroître.

La nuit nous pardonne. Nous devenons des accusés avec la lumière.

Je travaille sur mes croyances comme dans le plus beau métier.

Les joncs sur le bord du chemin se balançaient. Quand ils s'entrechoquaient, le son était difficile à décrire. Les choses de la campagne.

Je dédie ma mémoire à la maîtresse âgée de vingt ans qui nous parlait du roi d'Argos à l'école rurale.

Les poupées avaient des dents en carton et des perruques en soie. Maintenant elles font peur.

Si les idées vieillissent, laissez-les mourir en paix.

Que se passerait-il si le peuple refusait de regarder les noces royales ?

C'était l'automne. On aurait dit que les nuages chevauchaient l'après-midi, et j'ai volé avec eux.

Les gens ont besoin de références, les miroirs le savent bien.

Malgré notre condition précaire, on s'obstine à être futuristes.

Il est incroyable qu'on ne soit pas surpris par le vol d'un oiseau.

Détrompons-nous, la cohabitation est très difficile, mais alors, la solitude ?

Nous sommes riches en éveils. Impossible de se rappeler de tous

Nous sommes si vulnérables que si quelqu'un nous frôle en passant, nous nous étonnons de cet incident et nous attendons des excuses. En nous basant, pourtant, sur la fraternité.

Ceux qui ont connu la mer sur le tard restent marqués par sa profondeur.

Mourir doit être facile. Le pire, ce sont les préambules.

La mort est la locataire qui aspire à devenir propriétaire.

Une partie de l'émotion envers l'inconnu se trouve dans la transition.

Si avec l'âge nous n'avons pas acquis un certain niveau de tendresse, il vaut mieux quitter le terrain.

L'univers nous occupe ; il est cependant probable qu'on en sorte avec la sensation de ne jamais y être entrés.

Bien écrire ne consiste pas à dire, mais à faire de la meilleure façon possible.

A notre époque, les artistes se représentent au premier plan, au lieu de porter leur œuvre en avant.

Qui a donné le premier baiser ?

Ce qui est déconcertant dans le monde est qu'il nous ignore.

Penser, ce n'est pas se croire certain mais être en mesure de poursuivre des certitudes.

Si la célébrité n'est rien d'autre qu'« être oubliés peu après », pourquoi gaspiller sa vie dans une tentative inutile ?

Je suis certain qu'Homère était le garçon du quartier qui chantait toujours la même histoire.

La guerre devrait être ce qui nous empêche de continuer à parler d'autres sujets.

L'expérience, en soi, n'est qu'un simple support ; nous serons récompensés à la mesure de combien nous nous y plongerons.

Rien de ce à quoi nous pensons n'a perdu la parole, mais que ferions-nous sans elle ?

Garder l'équilibre devant une mort prochaine est le privilège des esprits bien rangés.

Ce qui est pénible n'est pas seulement de quitter ce monde, mais de devoir en informer.

Qui se rappelle de la dernière nuit de sa jeunesse ?

Quelle obsession des statistiques, quand la seule chose qui importe est que nous sommes un.

ELIANA DUKELSKY*, Crianza,* Cuadernos del Vigía, Grenade, 2018, 64 pages.

Naître à cinq ans lors d'un déménagement. S'accrocher à son nom.

Déracinement : poisson qui agonise sous la vie.

Des exils en famille qui enferment chacun de ses membres dans son propre chagrin.

Le cercle obsessionnel du déracinement : l'absence de patrie.

Dans l'action d'idéaliser quelqu'un réside un désir inconscient et douloureux de le laisser de côté.

Métier : parfaite.

Un malentendu peut constituer une identité.

Découvrir que ton amour platonique était une ville.

Qui t'aurait dit qu'au plus profond de la détresse de ton enfance, dans la recherche de l'amour romantique ou dans la construction d'un deuxième foyer se cacherait, intacte, la ville lointaine.

Sous la personne que je suis, celle que je crois être se fraie un chemin.

Ces personnes que nous avons offensées et qui sont réduites dans notre esprit à l'offense commise.

Acte d'amour invisible : passer sur la pointe des pieds devant la folie de l'être aimé.

Les gens ne veulent pas être compris, ils veulent être acceptés pour ce qu'ils ne sont pas.

La patrie fut le mythe qui a caché ton foyer.

Retrouver son foyer et en être à la hauteur.

L'être humain est né du genre fantastique. La gestation est un processus invraisemblable.

Entre les vagues de cette lassitude, je retrouve ma fille. Moi, devenue mer ; ma petite fille nage au fond. Elle s'approche.

Nous naissons par manque d'espace. Naître, c'est une éviction.

Le bébé, quand il naît, construit un utérus autour de sa mère.

Ma fille et moi avons passé le premier mois de sa vie en se faisant peur l'une l'autre.

ELIANA DUKELSKY, *La lengua en el espejo,* Cuadernos del Vigía, Grenade, 2015, 58 pages.

Ecrire : faire que son propre cri appartienne à autrui.

Cette femme marche penchée à cause d'une pensée.

Certains remplissent leur identité de façon spontanée ; d'autres, minutieusement, comme on décore les recoins d'une maison, et il y en a toujours qui passent leur vie à la vider.

Les narcisses désirent s'aimer et ne parviennent qu'à se désirer.

Parfois, une perruche reste en travers de la gorge d'une pensée.

Les gens, en général, doivent apprendre à vivre avec la douleur. Nous, les névrosés, par contre, devons apprendre à supporter le bonheur.

Certains hommes demeurent prisonniers de leur première ombre.

La peur ne regarde que dans une direction : si elle regardait à côté, elle s'évaporerait.

Nous convoitons le temps de la fiction dans la vie réelle.

Si seulement il existait des boîtes à musique qui accordent les personnes...

Parfois dans l'intimité du couple surgissent des gestes, des mots, des comportements d'animal tendre. C'est peut-être le souvenir apaisé de la nature.

Le comble du miroir : être parfait même dans le dosage de l'imperfection.

La cigarette est la dose de mort nécessaire aux anxieux.

Des erreurs passées qui se croisent comme des éclairs et font frémir la honte.

Le déguisement est plus lourd que la charge qu'il veut cacher.

On découvre l'idéologie politique dans les attitudes quotidiennes plutôt que sur les pupitres.

Certains se demandent si la vérité se trouve sur la langue ou dans l'espace des miroirs, mais la langue n'est-elle pas un miroir ?

Nous fuyons les « je » que nous gardons pour nous-mêmes.

Soudain, une quotidienneté l'attaqua dans le dos.

Le pire n'est pas de regarder en arrière, mais d'oublier chaque jour qu'il en existe un.

Le temps nous ajuste.

Une part de moi soupçonne l'autre part.

ELÍAS MORO, *Algo que perder*, La Isla de Siltolá, Séville, 2015, 148 pages.

Le couteau de ce qui a été lu ouvre la blessure de ce qui est écrit.

Je marche sur la neige comme une tache sur la pureté.

Sur la branche de mes défauts pointe, timide et frileux, le bourgeon d'une vertu.

J'aimerais être immortel, ne serait-ce qu'aujourd'hui.

Juste avant de faner, la fleur se demande comment sera son fruit.

Dans quel port de quel abîme accostent les sous-marins échoués ?

Sur la carte de ma mémoire il existe des îles de glace qui coulent et fondent lentement.

Il était tellement narcissique qu'il se plagiait lui-même.

Écrire comme dans le cinéma muet : avec le minimum indispensable pour qu'on te comprenne.

Réfléchir réchauffe.

Le poème est un éclat qui n'existait pas auparavant.

Ne te méprends pas : à la fin, il y a toujours quelque chose à perdre.

Dès que tu te fais connaître, tu deviens ridicule.

Il était tellement conformiste qu'il se contentait même de l'évident.

Le meilleur écrivain n'est pas celui qui nous raconte sa vie mais celui qui nous montre la nôtre.

Le scandale ininterrompu de ce qui est évident.

Partir de zéro ne nous garantit absolument pas que nous atteindrons le un.

Si tu baisses souvent les bras, on finira probablement par te les briser.

Quand il s'ennuie, le paratonnerre rêve d'orages.

La mémoire est un refuge si faible qu'elle peut s'écrouler au premier souvenir.

Nous sommes sortis des cavernes et nous en avons pris l'obscurité.

Comme il ne reculait devant rien, il passait souvent son chemin.

Si tu cherches en tout la symétrie, il est probable que tu finisses les menottes au poignet.

Ce qui est beau est toujours sans défense.

La conscience se brise en mille morceaux devant le cristal des faits.

On m'a tiré le portrait et il était flou. Je le trouvai bien.

ELÍAS MORO, *Morerías,* Ediciones Liliputienses, Cáceres, 2016, 56 pages.

Quand nous nous mettons la tête sous l'oreiller, nous devenons malgré nous les autruches du sommeil.

L'imagination est le diamant de l'esprit.

Le somnambule répète pendant la nuit son avenir de fantôme.

Beauté androgyne, la résine est à la fois le miel et la larme du pin.

Avec son œil de verre, le photographe fait feu de son regard sur un souvenir qui n'existe pas encore.

Papillon et chauve-souris : la belle et la bête de la danse dans l'air.

Dictionnaire : coffre-fort des mots.

Le puits sans fond est rassasié d'avaler tout ce qu'on lui jette.

Dans les sabliers, on dirait que les heures s'entassent sur le sol.

Certains chiens bougent la queue comme s'ils allaient décoller.

Le crépuscule est l'aube de la nuit qui approche.

EMILIO LÓPEZ MEDINA*, El arte jovial,* Libros al Albur, Séville, 2018, 80 pages.

Un théologien voit des fantômes dans les choses, un philosophe dans les concepts et un homme de lettres dans les mots.

La richesse est un caprice, pas un besoin.

Un bon aphorisme est celui qui fait rire les innocents et laisse les philosophes de marbre.

L'humour est la joie sans mouvement. Le rire est le mouvement de la joie.

L'œuvre d'art est une émotion ; l'œuvre géniale, en plus, une commotion.

Quand l'être humain découvrit la musique, il quitta le totem et le fétiche et il conçut la Divinité.

La Philosophie se demande ce qu'est l'être humain. La Littérature dit qui il est.

Ce qui est touchant dans une personne rêveuse c'est qu'elle soit elle-même un peu réelle.

Le sens de l'humour est ce qui nous éloigne le plus de la folie. Un fou n'a pas le sens de l'humour (un fanatique, qui est une variante du fou, non plus).

Quand la passion vocifère, la peur rend la logique aphone ... mais alors le brave petit tailleur de l'humour se met debout.

Si la finalité de la vie de l'être humain est la recherche du bonheur conscient, alors on peut dire que l'être humain est le seul animal qui vit pour et par la joie.

EMILIO LÓPEZ MEDINA, *El dolor,* Octaedro, Jaén, 2013, 187 pages.

Aucun acte n'est trivial, aucune omission n'est triviale. Aucun mot n'est trivial, aucun silence n'est trivial.

De cette façon, celui qui planifie son avenir est quelqu'un qui s'obstine à maîtriser la vie... Un projet de vie nie le hasard.

Une personne (presque) heureuse serait très probablement celle qui entre dans une bonne « zone » d'interconnexions et surtout -si elle est un stoïque moderne- celle qui touche seulement les points essentiels pour ne pas établir d'autres connexions/liens superflus et, par la loi des probabilités, dangereux.

Vivre est donc l'art le plus versatile.

L'homme qui n'aura pas pleuré petit pleurera quand il sera grand.

On est plus ignorant dans la période de la vie où l'on a le plus besoin de ne pas être ignorant : la jeunesse.

Les jeunes sont des gens étranges ; c'est-à-dire, ils sont étrangers à la vie, ils viennent d'arriver. C'est pourquoi ils sont jeunes et tout ce qui est humain leur est inconnu.

Ils découvriront, en effet, que la vie est une fête, mais une fête triste.

Attendre et se réserver pour le bonheur à venir est une sorte de réconfort qui dans sa dimension terrestre est équivalent à sa dimension théologique (c'est-à-dire, à la célèbre vertu théologale...)

Le bonheur est tellement difficile qu'on se contente de l'espérer. Le bonheur est la promesse du bonheur.

L'homme est un enfant toute sa vie -capricieux, volubile, égoïste, joueur (ses jouets : les voitures ; ses jeux : la politique et les affaires,... il aime aussi jouer à la guerre)-. Il y a un moment où on dirait qu'il entre dans l'âge mûr, mais il devient rapidement vieux : c'est-à-dire, un grand enfant.

Sénèque disait qu'il « faut apprendre à vivre en vivant ». Ces temps modernes avec autant de changements techno-axiologiques imposent qu'il faille en plus écrire le scénario de la vie en la vivant.

Quitter l'enfance est commencer à mourir, car commence une lutte à mort avec la vie où, évidemment, à la fin tu seras le grand perdant.

Une belle personne nous semble d'autant plus belle qu'elle est loin de la maladie. C'est pour cela que les jeunes sont beaux.

Même dans sa genèse, la Beauté apparaît de façon subite. Comme l'inspiration de l'artiste, elle surgit soudainement -une petite fille devient soudainement une jeune fille- face à la laideur et la dégradation, qui elle, est lente et se développe calmement au cours d'une longue période, dans chacun des moments de la vie traversés.

Le seul orgueil, et le plus grand, dérive du fait de se sentir en bonne santé. Autrement dit : la maladie efface tout orgueil en un clin d'oeil.

Nous venons tous d'un monde unique, où chacun se croit unique.

La joie de l'homme heureux rappelle le bonheur du faon face au grand jour de l'ouverture de la chasse.

Le bonheur, tout comme la vérité par rapport à l'erreur, est une seule parmi des possibilités infinies (de malheur). Voilà justement le caractère exceptionnel du bonheur.

Si vous saviez combien de gens qui se moquaient de la vieillesse j'ai vu vieillir...

Dieu est au début de toute joie. Le Diable, à la fin.

EMLIO LÓPEZ MEDINA, ***Del amor y todo lo que le es propio,*** **Trea, Gijón, 2018, 92 pages.**

L'amour, de par son essence, est anti démocrate.

Rendre quelqu'un amoureux est obtenir son âme pour la sauver ou la condamner.

Ce n'est pas que les passions emprisonnent la raison. Elles la libèrent.

Le pouvoir n'existe pas en amour. C'est pourquoi l'amour s'offre et se prend tel quel.

Celui qui aime est celui qui vit, la personne aimée ne fait qu'en cueillir le fruit.

Ne pas aimer est un type de maladie.

La distinction entre amour physique et amour spirituel est une distinction que seuls peuvent faire ceux qui n'aiment pas.

Un grand amour finit généralement par une mort subite. Le petit amour ne s'éteint pas, même d'épuisement.

L'amour spirituel est parfois passé sous silence de crainte de paraître une perversion sexuelle.

Celui qui aime beaucoup craint beaucoup. Comment pourrait-il y avoir de bonheur complet ?

ENRIQUE GARCÍA-MÁIQUEZ*, Palomas y serpientes,* La Veleta, Grenade, 2015, 80 pages.

Beaucoup pensent qu'il s'agit d'un caniche, mais un aphorisme est un lévrier.

Ecrire avec des ciseaux : lire avec des pinces.

Dès que ta mère meurt, la mort est ta sœur.

Celui qui exagère pressent que dans la réalité il y a beaucoup plus, mais il n'arrive pas à deviner où exactement.

Les comparaisons ne sont presque jamais haineuses, mais la haine est presque toujours comparative.

Pour des chants de sirène, ceux du silence.

Dans le miroir, la vanité voit de la jalousie.

Sans principes on est mal parti.

Celui qui a lancé une mode ne la suivait pas.

La sincérité sans intelligence ment.

Le temps devrait préférer le progrès, mais il est tombé amoureux de la tradition.

Le talon d'Achille du temps est l'instant.

Si le prix pour être heureux est que ceux qui sont tristes pensent que tu es idiot, c'est vraiment bon marché.

La réalité est le secret.

L'amour parvient à arrêter le temps, mais quand l'amour est passé, le temps revient d'un coup.

Penser c'est ne pas être d'accord avec nos propres idées.

Attention aux verbes: être heureux, se sentir triste.[1]

L'intimité n'est pas ce qui se trouve à l'intérieur, mais ce qui vient de l'intérieur, que cela sorte ou non.

Je poursuis le point final mais il m'échappe.

1 Jeu de mots entre « ser » qui indique une caractéristique essentielle et « estar » qui exprime un état passager

FELIX TRULL, *La lección de Pulgarcito,* Karima Editora, Séville, 2019, 81 pages.

L'art est à l'abandon ce que la religion est à la protection.

La décence est la science des apparences.

L'innovation permanente est déjà la nouvelle tradition.

Mes lignes rouges sont vertes : dès qu'on les traverse, elles disparaissent.

L'un des plus beaux privilèges de la liberté d'expression est de pouvoir choisir celui qui ne te comprendra pas.

Le bonheur est la forme la plus raffinée de la gratitude.

Être libre, c'est en payer le prix.

Toute joie a quelque chose de d’un midi radieux.

Le pire quand on gagne, c'est de devoir arrêter de jouer.

Penser c'est (se) remettre en question.

FELIX TRULL*, Líneas de flotación*, Libros al Albur, Séville, 2018, 50 pages.

Je sens un souffle persistant derrière la nuque. Et ce n'est ni humain, ni animal ni végétal.

J'aime les femmes que je ne comprends pas. En général, moi, le grand analyste, j'adore ne pas comprendre.

Se préparer pour le plaisir est déjà la moitié du plaisir. Ou même, les trois quarts.

Contre le vice de fermer, la vertu de rouvrir.

Tout est dans les livres... sauf toi.

Je suis de ceux qui lancent leur ligne et cachent le hameçon.

Je préfère caresser rapidement la queue d'un chat de gouttière qui m'ignore que de permettre qu'un toutou infâme me lèche la main.

Couler, encore couler, pour que tout cela finisse dans les égouts.

Tout est un plébiscite. Marcher dans la rue est déjà jouer à pile ou face.

Sors de ta zone de confort. Viens dans mon jardin.

Dieu donne des baisers à ceux qui n'ont pas de lèvres.

Dans un monde rempli de racoleurs, il est normal que personne ne colle avec personne.

On trouve toujours les bonnes choses de la vie au bout d'une échelle. Et plus elles sont bonnes, plus de marches nous séparent d'elles.

Le monde nous a tellement secoués qu'on sait seulement aller et venir, jamais rester.

«Seules les femmes qui nous ont quittés sont à nous », a écrit un certain Jorge Luis. J'ajoute : et aussi celles qui, avant même de mettre de la distance avec nous, nous ont tourné le dos ou se sont mises de profil.

Je suis si démodé que bientôt je serai vintage.

Ta calme, mon euphorie.

Être différent ne garantit pas que tu sois dans le vrai. Le catalogue entier des vertus modernes non plus : original, rare, unique, rebelle, insoumis ou transgresseur. Parfois, la certitude porte de vieux habits.

FERNANDO MENÉNDEZ*, Artificios,* Trea, Oviedo, 2014, 76 pages.

La véritable intuition de l'artiste est l'œuvre.

Les musées collectionnent des fragments de regards

Un tableau agglutine une infinité de métamorphoses.

Le dessinateur désire goûter à la transitivité des choses

L'art cherche l'éblouissement de l'absence.

Il existe une peinture qui a seulement à voir avec l'absence.

Quand je peins, ce que je suis commence.

Une couleur reste si elle a le temps.

La mémoire est un agenda pour la mort.

On n'est tragique qu'en tant que possible.

Un aphorisme fixe son regard sur le temps.

L'adage nous apprend à nous retirer.

Le silence, comme la musique, est polyglotte.

FERNANDO MENÉNDEZ, *Salpicaduras,* Trea, Oviedo, 2013, 46 pages.

Les cartes, ce sont des désirs en miniature.

Où il y a charité, il y a cruauté.

Le pouvoir exclut tout sauf les somnambules.

La tristesse cynique que laisse toute culture dominante.

À nouvelles rhétoriques, nouvelles lyriques solitaires.

Dans toute politique se cache une autre politique.

Il y a autant de vérités que de médiums.

Cela prend du temps de prendre en compte les horizons.

Le pouvoir aspire à être indicible.

Aspirer à être pénombre est tellement sommaire.

Le cœur, comme la cloche, joue à tout.

La vie heureuse avance sans nous.

L'amour, un corps à deux voix.

Il y a bien assez de métaphysique dans la baignoire.

Seul ce qui est inconnu est immortel.

Chaque époque choisit son absence authentique.

L'existence n'est pas ce qu'il y a mais ce qui reste.

Dieu s'est suicidé pour les hommes.

Rien n'est en blanc sauf la beauté.

Les souvenirs s'obstinent à dramatiser la vie.

Toute perfection est posthume.

Voyager : bouger pour ne pas arriver.

FERNANDO MENÉNDEZ*, Tempo di silencios,* Trea, Oviedo, 2018, 102 pages.

La connaissance sans le culte est superflue.

Dans tout silence il y a une pincée d'indulgence poétique.

Moins le mot est fragmenté, plus il nous tend des embuscades.

Un mot peut être un bouquet de remèdes oubliés.

Là où il y a silence tout est inéluctable.

Ce qui ne change pas devient imparfait.

Ce qui est impressionnant dans le silence c’est sa fragilité, pas son hospitalité.

Nous nous engouffrons dans les plis de l'autre pour rêver.

Voir passer un nuage enlève la fatigue de la parole.

La musique, existentielle moëlle de l'intangible.

Il y a quelque chose d'intouchable dans tout ce qui est fragmentaire.

La vie est un mystère qui a de l'avenir.

FLORENCIO LUQUE, *El gato y la madeja*, Karima Editora, Séville, 2018, 109 pages.

La sérénité connaît le néant de tout horizon.

S'exercer à la patience avec le naturel du vent qui façonne les sommets.

Pour avoir une bonne vue il faut palper l'invisible.

Dans un univers parallèle, serai-je aussi perdu que dans celui-ci ?

Deviens ami de l'occulte : il t'attend dans l'éternité.

Écouter exige d'entendre notre silence.

Disparaître dans le poème comme un caillou dans l'eau, pendant que de légers cercles ramènent son écho sur la terre.

Quelle libération que de se détacher de tout jugement pour errer, seul, dans le toucher du brouillard !

Le silence est l'autel des mots.

L'arbre aussi a la tête dans les nuages.

Le poème émerge d'un gouffre qu'il ne parvient pas à éluder : écho de la pierre qui siffle lors de sa chute.

La lumière de la musique ne projette pas d'ombres.

Laissez le poème nous dévoiler dans ses mots la résurrection de l'inerte.

La solitude s'obstine à nous rappeler les noms qui nous accompagnent.

Tout acte ajoute un nouveau chemin au labyrinthe de ce qui existe.

C'était un miroir si charitable que personne ne s'y reconnaissait.

Tout arrive, toujours, pour la première et la dernière fois.

FRANCISCO FERRERO, *La revolución de la paciencia,* Libros al Albur, Séville, 2018, 52 pages.

La plupart des questions mettent à l'épreuve la consistance de notre patience, or la patience met à l'épreuve la consistance de la plupart de nos questions.

On se repose quand on permet que sa vie subisse une gentille révolution.

Une révolution qui a de la patience a raison.

Être libre c'est être nomade entre le chaos et l'ordre.

Le penseur qui ne souffre pas sa pensée est suspect.

Nous appelons élan ele désir que nous n'avons pas su amadouer.

La réflexion perçoit chaque partie du monde. La contemplation perçoit le monde de chaque partie.

Mieux que mener une double vie : mener une seule vie à double sens.

Derrière une méthode il y a en général un miracle.

Jouer c'est se discipliner dans la joie.

FRANCISCO FERRERO*, Un silencio propio,* Cuadernos del Vigía, Grenade, 2019, 67 pages.

On ne peut pas avoir un langage à soi sans un silence à soi.

Pour la curiosité, l'aube est partout.

Dieu est la solitude non reconnue.

Malgré votre droiture, vous ferez un jour partie des erreurs de quelqu'un.

La pensée, dans la voix, est désaccordée.

Les regrets sont des éclaircies de sagesse dans des orages de bêtise.

On déménage toujours, l'accident c'est de rester.

Le deuxième avis c'est le premier prétexte.

On feint d'être temporaire pour supporter la vie.

Les jeux hébergent les concepts qui durent le plus longtemps.

Le sermon de l'éternité dure un instant, juste un instant.

Les monstres sont des hommes déguisés en dieux.

L'oubli est de l'art si ce qu'on a oublié n'a pas de solution.

En faveur des convictions, les raisons se font plus sauvages que les instincts.

La vie est toujours la balançoire, mais on n'est pas toujours l'enfant.

Ce que tu fais comme personne, tout le monde le ressent comme sien.

GABRIEL INSAUSTI, *El hilo de la luz,* La Isla de Siltolá, Séville, 2016, 76 pages.

Cette incapacité d'être trivial par laquelle la vie se venge chez l'être humain profond.

Écrire comme cet organiste qui s'applique sur son clavier dans un temple vide.

Face à un acte pur, l'habitude mesquine d'en chercher les raisons.

Si l'imagination ne se reflète pas, elle se dissipe.

Il y a des loyautés qui font plus peur que n'importe quelle trahison.

La beauté est un chemin qui fait mine de nous emmener quelque part.

La vie est un jeu dont le but consiste à découvrir quel en est le but.

Le défaut de paresse a la vertu de nous dissuader de cultiver d'autres défauts.

Quand elle voit le concept entrer par la porte, la réalité fuit par la fenêtre.

Tout art qui ne revient pas à la vie est futile. Tout art qui n'en est pas parti auparavant est redondant.

La vraie recherche est celle de la personne qui ne sait pas ce qu'elle cherche.

Seul celui qui vit dans la pensée regrette une vie de sensations.

La légèreté exige la plus lourde des disciplines.

Toutes les opinions sont resêctables, sauf celle-ci

Deux partisans d'idéologies opposées ont plus de probabilités de se mettre d'accord qu'un partisan d'une idéologie et un amoureux de la vérité

Un projet qui n'échoue pas manque d'ambition.

On écoute un conseil comme on lit un livre souligné par un autre.

En amour, tout ce qui n'est pas excessif est insuffisant.

À grandes doses, la déception est un virus. À petites doses, un vaccin.

Les principes fondamentaux sont ceux qu'on a du mal à accepter en nous mais que nous voulons voir chez les autres.

La différence entre le pessimiste et le crétin réside dans le fait que le second se réjouit d'avoir raison.

La beauté est une promesse qui demeure toujours en suspens.

Le bon maître enseigne à ne pas avoir de maître

L'une des meilleures déclarations d'amour consiste à reconnaître que l'autre a conçu la fin d'une autarcie.

GABRIEL INSAUSTI, *Preámbulos,* Renacimiento, Séville, 2015, 173 pages.

L'intelligence est l'ennemie de la paix précoce.

On a l'habitude de parler avec enthousiasme d'un monde où tout est possible. J'en préfère un où quelque chose soit réel.

Méfie-toi de celui qui proclame que rien n'est sacré, car il se prend lui-même pour sacré.

Si moi, c'est moi et mes circonstances, alors pourquoi est-ce que je crois que la seule chose que je dois changer pour être heureux sont mes circonstances ?

Ni s'aimer ni se détester : la seule sagesse est d'être un peu indifférents envers nous-mêmes.

Nous confondons encore parfois le fait qu'une chose concorde et qu'elle soit vraie.

Ne pas savoir généraliser est un manque d'intelligence ; savoir seulement généraliser en est un autre.

L'interprétation nous en dit plus sur celui qui interprète que sur ce qui est interprété.

Pour la pensée, détruire en conscience est beaucoup plus difficile que construire de façon improvisée.

Je sais, bien sûr, qu'à l'intérieur on voit la complexité de tout. C'est pour cela que je n'entre pas ; je préfère rester dehors avec ma simplicité.

Si on voit tout en termes de tout ou rien, alors nous ne saurons quoi faire de ce monde : ce n'est pas tout, mais ce n'est pas rien non plus.

On finit par comprendre les gens, mais quand il est déjà trop tard.

De la solitude et de la compagnie, il arrive que parfois on ne sache pas quelle est la maladie et quel est le remède.

On peut vivre et on peut tuer toute incertitude. Ce qu'on ne peut pas faire est vivre en ayant tué toute incertitude.

Ce qui met d'abord en évidence que nous sommes des rois, c'est notre capacité à abdiquer.

L'horreur la plus intense, appliquée par petites doses, finit par nous sembler triviale.

Le pire qui puisse arriver au dissident est que disparaisse la raison officielle de sa dissidence.

Le royaume de l'inefficacité est invivable, mais celui de l'efficacité est inhumain.

Rien de tel que l'adversité pour découvrir ce que nous pensons réellement de quelque chose.

Si tu ne veux pas te voir obligé de mettre ta menace à exécution, fais-la bien grande.

La méfiance produit ses propres causes.

L'impartialité est le chemin le plus court pour rester seul.

L'élégance, trop souvent, consiste à ne pas s'en rendre compte.

Celui qui cherche à vaincre avant tout ne parvient qu'à vaincre.

Si je crois en Dieu ? Bien sûr, je crois qu'il existe ou pas, par delà le fait que j'y croie ou pas.

Dis-moi ce que chaque époque oppose au sacré et je te dirai ce que chaque époque considère sacré.

L'obsession de la certitude nous a fait très mal. Presque tout ce qui mérite d’être connu est incertain.

La tendance moderne à désacraliser le sacré est directement proportionnelle à la tendance à sacraliser le profane.

L'aspiration inavouée du nihiliste est de détruire le monde en une seule phrase.

Souvent le problème n'est pas que Dieu existe, c'est qu'il n'existe pas assez, avec cette manifestation évidente, avec cette récompense immédiate qu'on exige de tout de nos jours.

Bien sûr que la science n'a pas réponse à tout. Elle n'a même pas de questions pour tout.

Dans certaines conversations, on n ‘approfondit de peur d'être en désaccord. Dans d'autres, de peur d'être d'accord.

Les institutions les plus légitimes sont celles qui considèrent leur propre dissolution comme ultime objectif.

Bientôt on ne reconnaîtra nos droits que si on a auparavant été reconnu comme victimes.

Quelque chose ne va pas bien quand tout le monde exige d'être plus dans la vitrine et moins dans l'arrière-boutique.

Cela semble contradictoire, mais pour accepter le totalitarisme il suffit d'adopter un point de vue partial.

Le fanatisme est peut-être une simple question d'impatience.

Voyager, c'est ce qu'on fait de temps à autre pour avoir le plaisir de revenir.

Tu en fais beaucoup ? Demande-toi pourquoi.

Il n'y a rien de plus terrifiant qu'une foule chargée de raison.

JACOB IGLESIAS, *Ovejas negras,* Ed. Páramo, Valladolid, 2018, 108 pages.

L'aphorisme a quelque chose de la brebis égarée. Et une fois que les aphorismes sont réunis dans un livre, quelque chose de brebis galeuse.

Trop tôt et trop tard : voilà les deux seuls excès que vous trouverez dans sa biographie.

« Tous les murmures parlent de moi. » se dit le méfiant

Il t'ennuie pour ne pas devoir s'ennuyer.

Nous naissons tous à l'heure, nous mourons tous au mauvais moment.

L'épitaphe le plus triste ? : « Il n'a jamais fait de mal à personne ».

Sa manie de corriger les gens le plongea dans l'érudition.

Peu de choses sont plus à craindre que la nombreuse légion des enthousiastes.

L'une des raisons pour lesquelles nous aimons les bébés est qu'ils n'ont pas encore eu l'occasion de nous offenser.

En le remerciant, il contracta une dette sans s'en rendre compte.

On lui reprochait sa joie. Pas par jalousie, mais par incrédulité.

Peu importe combien d'années nous arriverons à vivre, nous mourons toujours incomplets.

JAIME FERNÁNDEZ, *Maniobras de distracción,* La Isla de Siltolá, Séville, 2018, 107 pages.

Le pessimiste est spectateur. L'optimiste, spectacle.

Les petites illusions nous protègent des grandes.

Il faut se méfier des sentiments qui trouvent vite leurs mots.

Nous conduisons l'automobile de la Raison sans penser que le camion de l'Absurde peut nous foncer dessus.
.
Nous serons heureux dans la mesure où nous pourrons fixer des limites à nos désirs et à nos attentes. Le bonheur est limitation.

L'être humain, par le simple fait de vouloir être plus qu'un homme, perd son humanité.

Le Romantisme fit sortir le Moi de la fosse pour le faire monter sur scène. Depuis, il a été impossible de le faire descendre.

Les bonnes résolutions, comme les promesses, sont ruinées dès qu'on les énonce.

Regarder, c'est décomposer ce que l'on voit.

L'oubli avance sans direction précise, comme un somnambule.

Quand on parle avec les gens, on fait passer le temps. Avec les livres, on a une conversation.

Les solutions aux problèmes d'aujourd'hui sont les problèmes de demain.

La béquille du langage permet au corps invalide de la pensée de bouger.

L'étrangeté, ce sentiment si familier.

JAVIER BOZALONGO*, Prismáticos*, Trea, Oviedo, 2017, 53 pages.

Si tu te laisses aller, tu laisses tout seuls ceux qui t'accompagnent.

Celui qui grandit sans passé, demain ne pourra se souvenir de son présent.

Chaque matin il se demandait pourquoi. Et chaque nuit, pour qui.

Plus je me souviens de moi, moins je me reconnais.

Pour oublier certains baisers il faut beaucoup de mémoire.

Les demi vérités sont des mensonges partagés.

Seuls les gens intelligents hésitent, même quand ils affirment que seuls les gens intelligents hésitent.

Toutes les réponses ne trouvent pas des questions à leur mesure.

Avec quelle légèreté on s'affirme, en voulant nous renier.

Celui qui éteint la lumière est chanceux car il n'a pas toujours vécu dans l'obscurité.

JAVIER SÁNCHEZ MENÉNDEZ, *Artilugios*, Takara Editorial, Madrid, 2015, 54 pages.

Le passé se réécrit dans le futur, jamais dans le présent.

Personne ne se rappelle de quiconque quand celui-ci cesse d'être quelque chose.

L'incertitude provoque la brièveté.

Écrire et publier c'est du passé. Lire, c'est l'avenir.

Il n'existe pas plus grande éternité que la sphère d'une orange.

On écrit de la poésie pour satisfaire le besoin d'écrire de la poésie. Tout simplement.

La seule chose que nous apprenons de la philosophie est que l'être n'est ni ne sera, et que le non être a toujours été.

Toute logique est chaos. Et une bonne part de mélancolie.

L'espoir est une éponge qui absorbe toutes les méchancetés.

JAVIER SÁNCHEZ MENÉNDEZ, *Concepto,* La Isla de Siltolá, Séville, 2019, 90 pages.

Ce n'est pas celui qui décide qui est le plus fort, mais celui qui reconnaît.

Avec l'attention nous voyageons vers l'intérieur.

L'axe de la vie naît immobile.

Celui qui n'a rien à apporter finit par divulguer.

Le meilleur ami d'un écrivain est la déchiqueteuse de papier, ou à défaut, la corbeille.

Les souvenirs naissent, grandissent, se reproduisent, meurent et renaissent.

Celui qui se connaît bien lui-même finit par se haïr.

On ne finit jamais de traverser le fleuve du présent.

Dans la moralité se dresse l'arbre.

Comme une partie noble de la littérature, l'aphorisme doit naître de l'humilité.

JAVIER SÁNCHEZ MENÉNDEZ, *Ética para mediocres,* La Isla de Siltolá, Séville, 2020, 96 pages.

La poésie est la fuite du monde pour arriver au monde.

Le miroir de la liberté est la fenêtre.

On ne se libère jamais quand on est surveillé.

Notre époque doit être la vertu et notre destin, l'humilité.

La poésie est l'amour de la nature des choses.

L'aphorisme prétentieux est une banalité.

Une sentence est un aphorisme chargé de peur.

Le silence dans l'aphorisme cherche d'autres vérités infinies.

L'acceptation est la nourriture des êtres, de tous les êtres.

L'indéfini gouverne l'ingouvernable. L'infini n'est gouverné par personne.

Contempler, attendre, comprendre. Les commandements de la loi de l'être humain.

JAVIER SÁNCHEZ MENÉNDEZ*, La alegría de lo imperfecto,* Trea, Oviedo, 2017, 70 pages.

Ce qui est simple n'est pas facile, c'est imprudent.

La poésie n'est pas une loi, c'est la loi.

Le vacarme est une mésentente.

L'effort est une figue qui pourrit sur un arbre.

L'habitude est un droit, la distance, quelque chose de nécessaire.

Les morts sont des ombres et les vivants, des apparences.

Un vers est un verre qui se salit quand tu y poses tes mains.

Nier l'existence ou la pluralité est un paradoxe.

JESÚS COTTA*, Cometario,* La Isla de Siltolá, Séville, 2015

Tout est dit, mais on l'a oublié.

Celui qui aime ce qu'il ignore aime autre chose.

Celui qui aime la vie vit de nouvelles expériences ; celui qui ne l'aime pas en cherche.

Si le langage pouvait tout exprimer, la vie ne serait pas nécessaire.

Tout comme Mozart est du bruit pour une mouche, le cosmos est hasard pour l'homme.

Plus ma raison croit au hasard, plus mon cœur désire croire en la providence ?

Quand le bien nous séduit, c'est de la beauté ; quand il nous convainc, c'est de la vérité.

Ce qui est bon n'est pas toujours utile, tout comme ce qui est utile n'est pas toujours bon.

Tuer un escargot parce que, c'est mauvais parce que.

Il est né de l'amour pour l'amour. Ne méprise donc pas ton corps.

Si l'homme avait été conçu par l'homme, il aurait fini par ne pas en être un.

Celui qui fait confiance à lui-même et aux autres veut des libertés. Sinon, il veut des droits.

Plus vous avez de droits, plus j'ai de devoirs. Vos droits limitent ma liberté.

Si le Logos existe, le monde est logique, même si nous ne le comprenons pas. Si le Logos n'existe pas, le monde n'est pas logique, même si nous pensons le comprendre.

S'il ne vole pas le feu des dieux pour les hommes, le professeur n'est rien d'autre qu'un endoctrineur.

Le contraire de la mort n'est pas la vie, mais Eros.

Les natures saines ont besoin de peu d'encouragements.

Celui qui ne pardonne pas à son père croit qu'il sera pardonné par ses enfants.

Engendrer n'est pas condamner un vivant à la mort, mais le sauver du néant.

On n’a eu pitié de l'âne que lorsque l’on a inventé le camion.

L'imminence est meilleure que le climax.

Nous avons tous un assassin en nous. L'éthique le désarme et l'idéologie le réarme.

JORDI DOCE*, Perros en la playa,* La Oficina Ediciones, Madrid, 2011, S/P

Faire de ses soustractions une addition, aussi petite soit-elle. La vocation profonde de l'aphoriste.

Trop de critiques qui se rapprochent des livres comme s'ils étaient des plongeoirs. Trop qui retombent dans leur propre piscine.

Parfois le plus proche est le plus inatteignable.

Le retour se fait toujours ailleurs.

Je n'ai pas de pensée propre, tout comme l'air que je respire ne m'appartient pas. Selon l'endroit où je suis, c'est comme ça que je respire, c'est comme ça que je pense.

Il ouvrit la bouche, mit la main dans la gorge et sortit un à un tous ceux qu'il avait été auparavant. Après, il resta dans l'air à flotter.

Un objet ou un bâtiment sont des façons d'accroître l'espace, de donner forme à l'air et de le rendre plus ample.

Le seul mât auquel nous pouvons nous attacher est le nôtre : notre solitude, notre orgueil, notre invisibilité.

Besoin, à la façon orientale, de trouver du réconfort dans les détails les plus minimes. Ce sont peut-être les seuls qui demeurent non pollués au fil du temps.

Il s'enferme dans la phrase la plus courte possible, et même ainsi il lui reste de l'espace pour reprendre son souffle et en énoncer une autre.

Un pays où personne ne parle de ce qu'il sait. Ils y sont tous à la fois maîtres et élèves.

Les meilleures histoires exigent d'être racontées. Mais elles gagnent en force si nous refusons un peu de le faire.

Se promener, pour que le bavardage incessant de la conscience devienne un bruit de fond.

Ne jamais avoir peur est le propre des sots. Avoir toujours peur, le propre des fous. Mon rapport avec moi-même oscille donc fatalement entre la sottise et la folie.

Dans l'art, ce que l'on fait est aussi important que ce que l'on décide fermement de ne pas faire.

Quelque chose s'est brisé pour que ces fragments émergent, mais quoi ?

Il ne pense pas être mieux que qui que ce soit. À lui aussi, il arriva d'être personne.

Les paroles : des trains qui passent encore et encore devant ce qui n'a pas de nom.

Quand je ne sais ni d'où ils viennent ni où ils vont, comment prétendre que ces fragments m'appartiennent ?

Il est déçu de voir que les faits lui donnent raison. Il pensait avoir plus d'imagination.

Ces mots, tout au plus : des gouttes d'eau qui claquent sur une mer de plomb.

Ne brandis pas ta sincérité comme une arme. Je devrais mentir pour me défendre.

Il est tout ce qu'il n'a pas pu choisir, et maintenant il ne voudrait pas être autre chose.

La lumière vise toujours juste.

L'étrange métamorphose qui transforme le chemin escarpé de l'écriture en une autoroute pour la lecture.

Ne pas avoir d'ennemis est une autre forme de solitude, peut-être la plus stérile.

Quand vivre n'est rien d'autre que l'effort d'organiser le dépérissement des différentes parties de notre corps, afin qu'elles meurent toutes en même temps.

Rien n'est arrivé. Rien n'a jamais cessé d'arriver.

Le temps guérit les blessures, peut-être, mais au prix de l'anesthésie de tout ce qui les entoure.

C'est la même porte, oui. Pourquoi donc nous donne-t-on chaque jour une clé différente ?

Des phrases comme des perches, pour sauter par dessus soi-même.

Tout fuit vers l'ailleurs. Et cet ailleurs est en nous, et nous ne le voyons pas.

Quel bonheur d'être tout ce que personne n'attend de moi !

La foule s'écarte avec une unanimité secrète et mystérieuse, et dans l'espace découvert surgit un nouveau né.

Toujours écrire des phrases qui s'inaugurent elles-mêmes.

Ceux qui obéissent au pied de la lettre à l'ordre avec lequel ils sont venus au monde. Ceux qui ne peuvent, ne savent ni ne veulent s'y plier. Ceux qui essayent de découvrir qui l'a donné.

Gratter dans les strates de soi-même comme un archéologue. Mais d'abord il faut se laisser écrouler.

Regarde bien en dedans. Qu'est-ce qui a pris la place des mots que tu as laissé sortir ?

Ton visage dans la glace chaque matin, comme un mot que l'on répète encore et encore jusqu'à ce qu'il devienne compréhensible.

Que les règles ne t'empêchent pas de voir le jeu.

Quand on a le temps, on n'échappe à rien.

A bien y réfléchir, en réalité je ne lis rien (et je ne cherche pas à lire) sauf des extraits. C'est-à-dire, je transforme en extrait tout ce que je lis.

Attention ! Mon inconstance est aussi une méthode.

Je suis encore incomplet, je demeure dans les mains du temps, les héritages et les hasards qu'il y a en moi ne terminent pas de s'affirmer.

Aimer comme aime l’œil, qui laisse intact l'objet de son amour.

Il veut des phrases pleines de vie. Mais alors elles se rebellent et elles disent juste le contraire de ce qu'il attend.

Les paroles sont ses lianes. Il passe d'un sujet à l'autre sans toucher le sol, sans même marcher sur la terre ferme.

Les jours sont là. Il faut juste se mettre à les chercher.

Je n'ai pas de secrets, j'y habite.
Pourquoi la page blanche ? C'est la scène réduite à sa plus simple expression. Là, n'importe quel geste, aussi petit soit-il, est un éclair.

Persévérer dans l'écoute, écouter avec une intensité telle qu'enfin quelqu'un, peu importe qui, se sente obligé de parler.

JOSÉ ANGEL CILLERUELO*, Lunáticos,* La Isla de Siltolá, Séville, 2017, 77 pages.

Un frisson parcourt la colonne vertébrale de l'armoire quand le rideau, en bougeant légèrement, la frôle.

Oiseau sur la branche qui chante la beauté du néant. Vagues qui éclaboussent l'eau que le sable boit. Être. Et en étant, exister.

L'infini résonne. Dans le tintement de la tasse quand on dissout avec la cuillère le sucre dans le café.

Je suis attentivement les indications gymnastiques de l'air sur les quelques feuilles qui restent encore dans les branches.

Quelqu'un pose sa main sur la pierre froide, et dans sa froideur il découvre le don qui ne vous quitte pas.

Les fourmis et leurs tracés géométriques. Les araignées et leurs mots croisés transparents. Les chats et leurs ellipses.

Ils grandissent dans une ombre sans que personne ne s'en aperçoive ni ne les découvre. Sur les lèvres ils prennent de la couleur et ensuite ils s'envolent.

Quand il vit qui étaient les chantres du moment il sut qu'il était le seul héros : sa capacité de contention. Cette joie de ce qui n'est pas périssable.

Les pensées sont des commotions que le soleil de midi a évaporé des eaux du fleuve.

Plus il se livre, plus il grandit. Plus il se sent intense, plus il se livre.

Chercher les poissons entre les pierres et trouver le silence du fond du fleuve.

Apprendre le métier de potier : façonner avec les mains la terre glaise du temps pour construire des jours qui puissent conserver en eux la fraîcheur de l'eau.

On apprend à rêver avec la manière dont le vent agite la réalité.

La fenêtre est l'œil qui regarde le paysage depuis le front du cyclope et c'est le paysage que contemple l'œil du cyclope.

Les solutions attestent l'existence des problèmes. Que dire d'une civilisation obsédée à trouver des solutions ?

C'est la magie de cette époque : tout existe et rien n'est réel. Sauf les livres, qui sont réels mais n'existent pas.

Et même les mots, qui se posent sur le tapis après avoir été prononcés, ne parviennent pas à rester immobiles.

La promenade adoucit le paysage.

Les lucioles dans les buissons sont les points de suspension des phrases que le jour n'a pas fini de dire...

Cette façon de déchirer le silence que provoque une avalanche.

La façon la plus intense de dialoguer que je connais est le silence. Parler semble déjà une nouvelle espèce dans la classification des bruits.

Les mots mettent à nu ceux qui les livrent en silence.

Les leçons de l'arbre : son écriture patiente en anneaux successifs ne pourra être lue que de façon posthume.

J'essaye d'attacher chaque journée au poteau d'un aphorisme, mais en fin de compte je perds deux barques.

Un mot barbote dans l'étang du soir. Il refuse de devenir de l'eau en bouteille.

Il y a un livre que personne ne peut lire et qui admet seulement l'écriture. Celui qui l'écrit le connaît, mais seulement pendant qu'il l'écrit.

Une volée de mots bruyants s'arrête en rang sur la page blanche. Son silence.

Ma façon de me promener dans la campagne en cueillant des fleurs est de passer l'après-midi à lire.

Que c'est curieux : plus il est individualiste, moins l'individu arrive à donner une valeur personnelle à ses expériences.

Rester immobile, une option pour continuer à avancer. Avancer, une possibilité de ne pas bouger.

Que j'admire la ténacité des étoiles filantes à mettre des accents sur les mots que l'obscurité écrit à l'aveugle.

Sur les berges de la rivière je m'assois sur une pierre. Sur mes jambes, le cahier à la couverture noire où je transforme le courant en mirages.

Chercher l'équilibre entre ce que l'on comprend et ce que l'on ne comprend pas est toujours inutile. Ce que l'on comprend, on l'oublie ; le reste, on ne s'en souvient pas.

Commence le traité que tu veux écrire avec une phrase de dix-sept syllabes. Continue ensuite par le point final.

Comment peut-on savoir quoi que ce soit sur l'espace si le lieu connu n'est même pas regardé et si l'inconnu n'est même pas vu.

Un aphorisme est l'expression lucide d'une pensée capable de révéler le mécanisme phénoménologique du réel.

JOSÉ LUIS MORANTE*, Mejores días,* De la luna libros, Mérida, 2009, 66 pages.

L'autobiographie fait de quelqu'un d'autre le protagoniste.

L'amnésie apporte de la tranquillité à la respiration des souvenirs.

Ce ne fut pas toujours passé et invisible.

Aphorisme : un bourdonnement de guêpes.

Les écroulements émettent des éclats lyriques.

L'indifférence provoque une réduction qui transforme l'horizon en débarras.

La solitude introduit dans les mystères du moi.

Se souvenir est un exercice de résistance.

Quand je suis seul, je suis plus sociable.

Ils distribuent deux par deux ; ils prennent quatre par quatre.

L'écriture engendre des ambivalences.

Ce qui ne vous appartient pas n'est pas à moi non plus.

JOSÉ LUIS MORANTE, *Motivos personales,* La Isla de Siltolá, Séville, 2015, 104 pages.

Devant les rochers, les arguments appellent à pile ou face , escalader ou passer son chemin.

Toute solitude est pleine de rencontres.

Les aphorismes marquent la peau de l'eau, comme la trace fragile d'une vérité.

Pour la confidence intime, personnelle, directe, le ton de la voix sombre, loin des simagrées.

Chaque jour la confusion, l'enquête sur le mystère d'une réalité changeante et fragmentaire.

Doutes : lieux de rencontre.

Dans l'échange des phrases les sentiments sont des ponts de lumière entre deux noirceurs

Avec le temps, le scepticisme se transforme en bienveillance.

Je creuse. Je casse le mur. Derrière le mur, il y a un autre mur. Je creuse encore.

Entre l'avant et l'après il n'y a jamais eu de symétrie chronologique.

Les tempéraments nihilistes renoncent par principe à la consolation mineure de l'incertitude.

La maturité transforme le désir en souris effrayée.

Les vertus s'usent ; seuls les défauts ont la vertu de la permanence.

Ne faiblis pas ; dans chaque recoin frôle la brise de l'étonnement.

Je préfère une réalité diffuse, perçue depuis une paupière mi-close.

Certitude insupportable : je sais que j'ai un prix.

Disposition amicale de la tradition : elle permet de dormir à l'abri.

Mort : obscurité diaphane.

Son amitié : un porte entrouverte. On ne sait jamais s'il entre ou s'il sort.

L'écriture mesure le temps avec l’habitude d’un prisonnier.

Dans la pénombre du tiroir, cette émouvante inquiétude des textes inédits.

Parler au livre et parler du livre. Ce n'est pas pareil.

Il s'est débattu contre l'adversité jusqu'à ce qu'ils deviennent intimes.

L'optimiste définit le chaos comme un récit ouvert.

Quand on demande de l'imagination à la routine, elle balbutie.

Le manque d'ambition a secondé ses avances. Il a obtenu tout ce qu'il ne souhaitait pas.

Les textes littéraires doivent transmettre la force d'une cristallisation soudaine.

Qui crée les itinéraires vers les endroits où l'on n'arrive jamais ?

Quand on revient, on ne vient jamais.

Nous sommes une version de la fumée, des spirales en transit.

Il y a des espaces éthérés, entre la réalité et l'imaginaire, où les mirages prennent consistance.

Au petit matin, une vitalité insomniaque me demande ce qu’il faut faire, pour recommencer.

JOSÉ MANUEL BENÍTEZ ARIZA, *Efémera,* Takara Editorial, Cádiz, 2016, 65 pages.

S'en tenir à une déception, c'est aussi prendre la résolution de s'amender.

Face au grégarisme épais, la solitude transparente.

Malheur à ceux qui, au lieu de s'entourer de semblables, ne s'entourent que de complices.

En ville le silence est un bourdonnement ; à la campagne, une clameur.

Je pourrais vivre n'importe où, pourvu que l'on ne m'oblige pas à quitter ma maison.

Le Dieu le plus difficile : celui que ceux d'entre nous qui se disent athées sont obligés d'élucider à partir de la notion diffuse de transcendance.

Il y a des vêtements qui ne font qu'ajouter de l'emphase.

Selon l'humeur de l'observateur, la pluie nettoie... ou défait.

Même entre des murs de ciment il y a un champ instantané quand les oiseaux chantent.

Heureux comme on dit que les idiots le sont quand on leur donne un crayon. Dans mon cas j'ajouterais : et un morceau de papier.

La peur de la page blanche, ou de l'écran : celle que l'on ressent quand on se regarde dans un miroir et qu’on ne se voit pas.

On écrit des poèmes pour se purger de cette sorte de péché de prodigalité qui consiste à avoir écrit d'autres choses.

Écris pour personne : aucun autre public ne paye mieux.

Celui qui te vole une idée -malheur aux confidences entre écrivains- te rend plutôt service.

JOSÉ MATEOS*, Silencios escogidos,* La Veleta, Grenade, 2013, 76 pages.

Bien lire, c'est ne pas oublier que sous chaque phrase, chaque mot, il y a une promesse.

Pour grandir en profondeur, je sème le bref.

Le paradis existe. Chaque fois que nous nous réjouissons, nous y entrons.

La vérité est une prison quand elle est un refuge.

À l'exception de l'homme, toutes les choses ont appris à parler tout en cachant qu'elles parlent.

Moins j'avais, plus j'étais heureux de ce que j'avais.

Nous vivons et marchons dans le brouillard ; et si nous le dissipons, nous nous dissipons avec lui.

Si tu ne vois dans ce qui est vu que ce qui est vu, tu ne vois pas grand-chose.

Une grande vérité n'est jamais toute la vérité.

Comme aucun acte n'a de fin, toute Histoire est impossible.

Pour croire à la réalité, il faut beaucoup d'imagination.

Les mots, en dehors de la poésie : de la viande mâchée.

La mort est un changement d'expression de l'âme.

Tout substitut de Dieu est le diable.

La lucidité maximale fait son nid à la limite de la compréhension.

L'âme reconnaissante, qu'est-ce qui peut la souiller ?

JUAN KRUZ IGERABIDE*, Breviario perplejo,* Trea, Gijón, 2017, 108 pages.

La révolution est aussi l'opium du peuple.

L'unanimité fabrique des monstres. L'inévitable discorde qui s'ensuit leur donne vie.

Devenir partisan, c'est se soustraire à de plus grandes responsabilités.

Tout est un danger, surtout la sécurité totale.

L'indignation est un début. Si elle se stabilise, c'est de l'amertume.

Ce besoin abstrait de fraternité et de solidarité humaine. Ce besoin concret de s'imposer à son voisin.

L'effondrement est davantage causé par un vide que par une poussée.

Du cannibalisme, nous n'avons dépassé que la phase de l'ingestion.

Quand quelqu'un tremble devant toi, ton sol tremble aussi.

L'avant-garde est souvent très surprise lorsqu'elle se heurte au derrière de l'arrière-garde.

Le libéralisme est comme un appel en PCV. On peut parler autant qu'on veut.

Premier objectif éducatif : sortir indemne du système éducatif.

L'éducation publique universelle est une grande réussite sociale pénitentiaire.

Analphabète est une insulte utilisée uniquement par les analphabètes fonctionnels.

L'obsession de protéger nos enfants nous fait oublier de les protéger de nous-mêmes.

Le crime parfait est de laisser vivre le cadavre.

La bouche est une blessure qui ne guérit jamais.

Un aphorisme tombe toujours sur le côté.

Une pensée profonde donne la chair de poule.

Nous mourons lorsque le vide dans lequel nous vivons explose.

Au-delà de ma mort, il y a la vie de ceux qui me survivent. Il y a une vie après la mort. Mais comment elle est étrangère.

Un aphorisme, c’est l'apparition soudaine d'un poisson qui sort de l'eau.

La seule chose qui renaît de ses cendres, c’est le feu.

JUAN MANUEL URÍA*, Dos por la mañana,* El Gallo de Oro, Bilbao, 2015, 99 pages.

On ne peut avoir que des pensées solennelles sous un arbre tricentenaire.

Là où l'évidence meurt, le poème naît.

Patriote : ce fan avec un stade un peu plus grand.

L'aphorisme doit être nomade, léger mais avec une marque indélébile, et un peu voyou.

Ces éternels suicidés professionnels qui nous survivront.

La vie littéraire n'était possible qu'au temps des duels aux premières lueurs de l'aube.

On peut avoir raison et ne pas s'en servir du tout.

Il manque un doigt aux bons bouchers.

On apprend à lire en diagonale au fil des années.

Pouvoir faire le Robinson dans les rues de sa ville, pleine de gens.

L'humour donne de la couleur à la matière grise.

Et il n'y a pas de page à tourner, disent ceux qui n'en ont qu'une.

Vouloir être original est une chose très ancienne.

L'âge ne guérit pas la stupidité, il ne fait que la rider un peu.

Ils crient tous ensemble, et sans dissonance, des slogans de liberté.

L'amour est la perte du cynique.

Le bon poème te fera un clin d'œil. Le bon aphorisme te tirera la langue.

La culture n'est un antidote à rien.

Le bonheur de voir tout le monde, d'un côté ou de l'autre, te traiter de traître.

Une bonne épitaphe : j'ai essayé.

JUAN MANUEL URÍA, *La ciencia de lo inútil,* Trea, Gijón, 2018, 76 pages.

Une pensée définitive ? La laisser derrière soi et recommencer à penser.

Ce ne sont pas les miroirs qui déforment, mais la réalité.

Je suis je serai.

Et que la vague ne se brise pas en vain sur le rivage sans s'être sentie, au moins pour un instant, toute la mer.

La pensée poétique désobéit à la parole soumise et dit oui à celle qui est contradictoire, à celle qui continue d'affronter les choses.

La lumière rare et toujours renaissante du poème obscur.

La poésie plie le langage comme on plie le regard (dans la lumière) pour cerner ce que l'on regarde.

Le quotidien, dans son désir d'éternité, s'accroche au langage.

L'intuition est l'antichambre de la vérité, une belle esquisse.

Je ne comprends rien. Et une fleur est née en moi. Et je ne peux pas me l'expliquer.

JUAN VARO ZAFRA, *Mudo pez en el mar,* E.D.A. Libros, Benalmádena , 2011, 83 pages.

Le sage qui prétend être un expert échoue.

Le mal est offert, le bien est demandé.

L'opposé de la pensée faible est la pensée molle.

Les blessures que nous nous infligeons ne sont jamais guéries de peur d'en subir d'autres plus grandes.

La colère, on naît avec ; le ressentiment on l'apprend.

Sur cent vilains petits canards, deux deviennent des cygnes, les autres des vautours.

Les méchants ne se lassent pas de dire "non" ; les plus méchants, de dire "à moi".

"Tout pour tous" et " tous pour tout " aboutit à " tout et tous pour certains ".

Le mal littéraire ultime : transformer la source en précédent.

Tout vit dans la mémoire mais est soutenu par la foi.

Comme il nous est difficile d'accepter la gratuité crue de nos actes gratuits.

KARLOS LINAZASORO, *Nunca mejor dicho,* Trea, Oviedo, 2015, 92 pages.

Personne n'a le droit de juger l'autre. Il est préférable de les condamner directement.

La seule chose que la longévité permet de faire, c'est de voir la mort de plus près.

On ne peut pas être un bon carnivore si on ne croit pas à la résurrection de la chair.

Lorsqu'il y a admiration mutuelle, ce que l'on admire le plus chez l'autre est précisément ce qui n'est pas mutuel.

La vie éternelle se présente à nous à chaque aube.

Seules les idées caduques me semblent respectables.

La vertu réside dans la crainte juste.

Vivre, c'est tout simplement se survivre.

Écrire, c'est n'est pas demander la parole.

Quand l'être humain plane, l'oiseau se jette à terre.

Comme il y a de plus en plus de liberté, de plus en plus de choses nous sont interdites.

Après une très longue agonie, il est mort subitement.

Etre poète, c'est être en feu, mais discrètement.

La synthèse est ce qui reste après la barbarie.

Plus les instincts sont bas, plus l'estime de soi est élevée.

Pour avoir la conscience tranquille, le mieux est de s'assurer que personne ne vous regarde.

L'amour éternel est généralement platonique.

L'innocence, tôt ou tard, finit toujours par te rendre coupable de quelque chose.

Il ne faut avoir qu'une seule idée de la vie, car si on en a deux, on est déjà un intellectuel.

Tout ce que nous remettons à plus tard devient du passé.

Je suis aussi inconstant qu'une girouette : j'ai toujours les pieds sur terre.

Le silence est le mystère que l’on entend en écho, ce qui revient sans que personne ne l'ait prononcé.

Dans chaque ruine, il y a quelque chose qui te fait te sentir chez toi.

Nous sommes libres : on peut nous arrêter.

Avec l'âge, les grands vices se transforment en petites manies.

Je possède une intelligence très vive : je sais que je ne possède pas une intelligence très vive.

Un livre ne vieillit jamais : il meurt dès qu'il voit la lumière.

L'expérience vous apprend à trébucher sur des pierres différentes.

Tout ce que nous perdons embellit le Paradis.

Un jour, nous avons cessé de tourner autour du pot et sommes devenus des euphémistes

Il n'y a rien de plus contre nature que de penser que l'homme peut sauver la nature.

LEÓN MOLINA, *Mapa de ningún sitio,* La Isla de Siltolá, Séville, 2015, 74 pages.

La maturité contient une légère tristesse qui entretient la joie.

Penser aujourd'hui consiste avant tout à désinfecter les idées.

Le poète est horrifié par ce que le philologue sait.

Les gens qui se mettent facilement en colère me laissent beaucoup de temps libre.

La vie est une digression. Le sujet, on ne le connaît pas.

Le roman est un chemin qui part ; la poésie, un chemin qui vient.

Le philosophe finit par prouver ce en quoi il croit.

L'intensité de la douceur est plus profonde.

De nos jours, il y a tellement de chemins qu'il n'est pas facile d'en trouver un qui mène à Rome.

Les connaissances qui ne prennent pas de place disparaissent.

Si un poème commence à me crier dessus, je ne continue pas à lire.

Le poète est un cas singulier ; il est à la fois l'échappé et le largué du peloton.

Ceux qui disent la vérité à la lettre, tôt ou tard, finissent par déchirer la lettre.

Si je pense en ligne droite, je m'endors.

Le cerf-volant de l'homme sain d'esprit a peu de ficelle.

Ceux qui se sentent philanthropes dans une société imaginaire sont souvent misanthropes dans celle-ci.

Les amis sont ces personnes qui peuvent nous manquer même lorsque nous sommes à leurs côtés.

La maturité est une fleur qui pousse sur le tas de fumier de la déception.

Tout désir est au moins double : celui de s'échapper et un autre.

La coopération la plus forte se fait entre individualistes. Le reste se dilue rapidement dans les effluves des messes basses.

Notre prochain est un homme qui vit très loin.

La rébellion qui ne révèle pas aussi ce qui doit être accepté n'est que du ressentiment.

Dans cette vie, le succès et l'échec ne se distinguent que dans leur récit.

L'incroyant est un sceptique mal dégrossi.

Ceux qui abordent la vie comme un problème devront se contenter de solutions.

Si on peut le dire autrement, ce n'est pas de la poésie.

Tant de fois j'ai parlé sans raison. Quel souvenir pénible !

Sans l'ambiguïté du sens, le poète mourrait de tristesse et le philosophe de faim.

Celui qui est rongé par le doute, la certitude le tue.

L'intelligence humaine, au lieu de progresser, s'accumule. La civilisation est un immense débarras surpeuplé.

La reconnaissance d'une erreur est presque toujours un repli tactique.

La mort n'a pas d'importance. Ce sont les morts qui sont importants.

L'être humain est avant tout un être qui tend.

La certitude, c'est le passé ; le doute, c'est l'avenir.

Toute pensée est définitive. Sauf la contemplation, qui est une pensée synchrone.

Chaque jour, il y a moins de croyants ; ils ont trouvé d'autres choses encore plus incroyables auxquelles croire.

L'originalité est une machine à broyer les poètes.

La mélancolie, si elle fait bien son travail, mène à la joie.

Les fanatiques sont des idiots qui ont trébuché sur une conviction.

Une personne qui ne peut pas être seule, ne peut être avec les autres qu'à moitié.

Pour être prudent il faut être courageux.

Aucune graine d'apprentissage ne germe tant que l'hiver de la vanité n'est pas passé.

Il n'y a pas d'art sans risque. Ce qui ne transforme pas les chutes, les coups et les bleus en art.

Séduire, c'est induire sans alléguer.

Ce qui est vraiment pénible dans la mort, c'est que le monde continue.

L'athée qui est engagé dans la lutte contre l'idée de Dieu n'est pas encore un athée accompli.

La vérité n'a rien de particulier.

Celui qui peut n'a pas besoin de pouvoir.

Le poème que tu relis est déjà éternel.

L'oubli est la pierre sur laquelle la mémoire s'aiguise.

Tout le monde dans son coin pense qu'il aurait pu aller très loin.

Création : irruption du silence dans le bruit de notre intelligence.

Celui qui coexiste, existe. Celui qui cohabite, vit.

Attention à l'expérience : au moins la moitié est de la littérature.

Le temps qui s’écoule entre une crise de pensée et une autre s'appelle l'idiotie.

Nous ne savons tourner en rond que parce que nous aimons revenir en arrière. Et celui qui va le plus loin est celui qui cherche un moyen de revenir en arrière.

Dans la forêt de la mémoire, je suis le brouillard.

La décadence d'un système se reconnaît à son insistance.

Les aphorismes sont des maquis de la pensée.

Ce qui est démontré perd de son intérêt.

Il y a une rébellion bâtarde qui a besoin de la norme comme la charité a besoin des pauvres.

Seul l'esclave espère trouver sa liberté dans les lois.

Les occasions perdues sont des fictions de la mémoire.

La première condition pour croire en quelque chose est qu’elle n'existe pas.

Regretter ce que l'on n'a pas eu, c'est regretter ce que l'on a.

Tout ce qui dans la jeunesse te poussait à désirer, te pousse dans la maturité à être reconnaissant.

L'espoir s'épanouit dans un environnement pauvre en probabilités.

Ne t'inquiète pas si la vie te blesse, l'alternative est qu'elle te tue.

LEÓN MOLINA, *Tirar la piedra y esconder la mano,* La Isla de Siltolá, Séville, 2019, 120 pages.

La beauté vient toujours de loin.

La précipitation est un manque d'amour.

La science étudie la répétition. La poésie, la singularité.

La poésie est une épave qui navigue.

Souviens-toi, poète, que le langage fait partie de notre ancienne nature sauvage.

Pour écrire, il est essentiel de regarder, mais pour regarder, on n'a pas besoin de ses yeux.

J'écris pour ne pas oublier que je serai oublié.

Lire, c'est marcher. Écrire, c'est ramper.

L'abondance des citations est une manifestation de rigueur (mortis).

Tout système philosophique est un long voyage qui part d'un aphorisme pour arriver à un autre. Souvent au même.

L'aphorisme n'aspire pas à la vérité mais au sens. Il est irresponsable et beau.

Chaque lever de soleil est un petit Big Bang.

LORENZO OLIVÁN, *Dejar la piel,* Pre-Textos, Valencia, 2017, 220 pages.

"Système de pensée" est un paradoxe insoluble. La vraie pensée laisse toutes sortes de questions en suspens. Elle débat avec elle-même et se réfute.

Dans mon âme vivent une multitude de personnes et chacune d'entre elles, à son tour, jouit de la possibilité d'être beaucoup d'autres, et ainsi de suite jusqu'à la folie.

J'ai la nostalgie de tout ce que je ne suis pas et le remords de tout ce que je n'ai pas fait. Je suis toutes ces choses. Je suis toutes ces choses qui me renient.

Le masque ne colle à notre propre peau que lorsqu'elle est déjà dans un état de décomposition avancé et qu'elle réclame à cor et à cri le masque.

J'écris pour mieux me connaître, mais plus j'écris, plus je trouve étrange la personne qui parle en moi.

J'élague toutes mes idées pour qu'elles fassent germer de nouvelles branches chez les autres.

Qu'est-ce qui nous dit le mieux? Dans quels mots on sera le plus? A quelle distance resteront-ils des lèvres pour que les prononcer soit plus aisé? Quelle partie du langage est presque d'une certaine manière ta propre chair ?

Regarde cet arbre qui enlève son écorce pour y grimper un peu plus haut.

Le silence se retranche et te laisse toujours impuissant devant les portes.

Tu tournes en rond. De plus en plus fermé ou plus ouvert ? Est-ce que leur propre forme influence ta concentration ? Comment parviennent-ils à assiéger la réalité ? Comment la soumettent-ils ?

C'est comme si, lorsque nous dormons, notre tête pensait en même temps avec tout notre corps et que, lorsque nous sommes éveillés, elle ne pensait qu'à partir du cou vers le haut.

Parfois, on a l'impression, en créant, que l'état a été projeté dans l'être et qu'il est déjà un axe sans rayons.

Dans l'écriture, et dans l'art en général, les heures de tâtonnement et de recherche sont oubliées face à l'instantanéité de la trouvaille, qui concentre en elle je ne sais quelle forme d’un temps plus vaste.

MANUEL FERIA, *En ascuas* Autoedición Santa Cruz de Tenerife 2017 71 pages.

Pour préserver le fragile équilibre cosmique, les ombres se déplacent à la vitesse de la lumière.

Je vis sur le fil du rasoir pour savoir si je suis la preuve ou l'erreur.

Si l'âme ne parle pas, on ne parle de rien, et si on ne parle de rien, pourquoi parler ?

La passion est cette émotion ennuyeuse qui nous empêche de profiter de l'amour.

La joie nous rapproche, la souffrance nous unit.

L'être aimé est l'une des formes de Dieu.

Les autres sont notre véritable mesure du temps.

Ne laisse aucune religion te voler ton corps et aucune idéologie te voler ton cerveau.

Qu'apprend l'intelligence artificielle lorsque je prononce le mot "amour" ?

Lors d'une veillée funèbre, nous ressemblons tous à des créanciers.

Le Seigneur a dit : soyez féconds et multipliez-vous ! Et nous fûmes féconds et nous avons multiplié... le chaos.

Au début de notre vie, la fin est loin ; à la fin, le début est très proche.

Certains placent la barre si bas que, au lieu de la franchir, nous sommes obligés de trébucher.

95% de ta beauté est de la matière noire.

Apprends à penser, que tout ce qu'on t'enseigne était déjà connu.

Pour ne pas être d'accord avec qui que ce soit, je changeais sans cesse d'avis.

Le hasard est l'excuse du destin pour ne pas assumer ses responsabilités.

Nul n'est seul s'il est en paix.

La foi est l'intelligence du cœur.

Le registre des fossiles est plein de rois de la création.

Lorsque les intelligences ne se déploient pas, les croyances s'endorment.

L'usage de la raison s'acquiert et se perd avec l'âge.

Le futur est un ensemble de passés à utiliser.

L'égalité des sexes ne doit pas être si importante quand l'évolution n'y a pas prêté la moindre attention.

Tout se décompose, mais seule la lumière le fait de la manière la plus sublime qui soit.

Nous sommes mieux définis par ce que nous avons en trop que par ce dont nous manquons.

L'âme n'existe pas, mais elle est héritée.

Je suis dans la mesure où je peux ne pas être.

L'effet n'a généralement pas une bonne opinion de la cause.

La réalité est le rêve des choses.

L'oubli se nourrit des souvenirs.

En science, nous avons tendance à accorder plus d'attention aux petites coïncidences qu'aux grandes divergences.

L'immortalité est la mort sans limites.

Pour l'instant, l'éternité est le passé.

La certitude n'est que le doute le plus improbable.

En fin de compte, la vie est ce qui reste d'un souhait dans un rêve.

MANUEL FERIA, *Verlas venir,* Autoedición, Santa Cruz de Tenerife, 2015, 71 pages.

Toutes les étoiles du firmament ne nous permettent pas de faire ce que fait une simple bougie : lire un livre.

On ne peut pas se fuir soi-même sans tomber dans l'autre.

Dans la vieillesse, miraculeusement, nous n'avons guère besoin de regarder pour voir.

Au bord de l'abîme, un pas en arrière est un grand pas en avant.

Chaque fleur a sa distance.

La douleur reprend ce que la vie laisse derrière elle.

Au début, il n'y avait rien ; ensuite, tout était incertitude.

La connaissance occupe la même place que l'ignorance.

Si je ne suis pas en moi, personne ne peut combler ma solitude.

L'engagement sans travail est un fruit stérile ; le travail sans engagement est une torture.

La réalité est le train, et tu es les rails.

Il ne suffit pas d’attendre et voir venir, il faut aussi savoir s’écarter à temps.

MARIO PÉREZ ANTOLÍN, *Contrariedades* La Isla de Siltolá, Séville 2020, 139 pages.

La douceur avec laquelle la neige tombe fige le temps.

Le piège des idéologies consiste à faire passer pour énonciatif ce qui est, pour l'essentiel, émotionnel,

L'abîme est plus proche et je ne peux pas le toucher.

Le monde se nourrit aussi d'inexistences. Sans elles, rien ne serait complet.

Je suis un agnostique qui aime la prière, c'est pourquoi je lis de la poésie.

L'art va là où la philosophie ne va pas. L'entéléchie vient au secours de l'examen minutieux.

Je crois en un Dieu qui n'a encore rien créé, générativement inédit.

La vie quotidienne calme le rythme effréné des découvertes.

Si la lune tombe, le trou qu'elle laissera dans le ciel ne sera pas comblé par l'obscurité.

Le secret est le refuge de la vérité

L'orgueil est un cran en dessous de la fierté.

Il n'y a que des moments, des moments qui ne forment pas le temps.

MARIO PÉREZ ANTOLÍN, *Crudeza,* Trea, Gijón, 2018, 133 pages.

Mes aphorismes sont comme des miniatures dans un immense tiroir.

L'ombre unit ce que la lumière sépare et le vent resserre ce que le calme relâche.

Les choses importantes qui nous arrivent se terminent toujours par des rires ou des larmes ; les futilités, par une grimace ou des palabres.

Autant j'abhorre mes innombrables abominations, autant elles m'ont redressé que ma droiture intermittente.

Qu'est-ce que nous sommes? Des tentatives ratées qui s'obstinent à recommencer pour obtenir des résultats transitoires et précaires.

La notoriété d'aujourd'hui nous rend pertinents même si nous sommes clairement insignifiants.

Je me soucie plus de faire des trous en moi pour les remplir de connaissances que des connaissances elles-mêmes.

L'autoexigence et la rigueur, quels que soient les résultats, devraient être le seul critère social.

Il y a des paysages qui ne se mesurent pas en mètres, mais en minutes. Le temps colossal les a laissés sans extension.

Mes jours sont des cristaux de sel commun sur une couche de glace de plus en plus fine.

L'écrivain minoritaire se contente de l'appréciation d'un public restreint. Il veut des admirateurs admirables.

Pour moi, l'abîme se trouve dans les hauteurs. Je me précipite en montant.

MARIO PÉREZ ANTOLÍN, *Oscura lucidez,* Baile del Sol, Tenerife, 2015, 167 pages.

Il n'y a pas de sujet sans soumission. Nous sommes quelqu'un parce que nous sommes prisonniers de quelque chose.

Nous éprouvons de l'admiration pour des créations qui nous donnent des complexes.
La fierté, par exemple, d'avoir fabriqué la calculatrice, et la déception qui s'ensuit de ne pas être capable de calculer comme elle.

Vieillir signifie que nous cessons de poser des questions auxquelles n'a pas de réponse.

Les mensonges se nourrissent de morceaux de vérité qui ont été dûment déplacés.

En grossissant les délires des fous, nous diminuons la cohérence des sains d'esprit.

Un moment avant de prendre présence, il est possible de choisir la voie du notoire ou celle du sublime.

Avec l'âge, notre désir de plaire aux autres diminue dans la même proportion que notre désir de ne pas être dérangé par les autres augmente.

La plénitude nous oblige à gaspiller pour que bientôt la décrépitude nous oblige à lésiner.

Nous passons la moitié de notre vie, lorsqu'il est temps de se vanter, à mépriser et une autre moitié, lorsqu'il est temps de se résigner, en récupérant ce qui a été méprisé.

Mes plus belles réussites sont le fruit de divagations sans but.

Le tailleur de pierre aurait pu négliger l'exécution des plus hauts reliefs et des ornements de la cathédrale, puisque pratiquement personne, à son époque, n'allait les regarder de près ; et pourtant il ne l'a pas fait, car son but était qu'ils soient vus, non pas de la terre, mais du ciel, par le seul Œil qui examine chaque détail.

Certains malheurs sont si inconsolables et inexprimables que ni les mots d'encouragement ne les réconfortent, ni les larmes les plus douloureuses ne les soulagent. Face à de tels coups du sort, on ne peut, comme Niobé, que se transformer en rocher et minéraliser son âme.

J'écris ces choses pour qu'elles ne restent pas en moi à me nuire, et pour que d'autres, une fois qu'ils les auront lues, souffrent de les avoir laissé entrer.

Qui, dans un accès de colère, n'a pas un jour fait preuve de bravoure? mais on ne dira pas, pour autant, que c'est un homme courageux La vertu est gâchée si elle n'est pas fondée sur la persévérance et la cogitation.

Seuls les enfants et les rois ont le droit de gagner. C'est peut-être parce qu'il y a si peu de distance entre la plus grande puissance et la plus grande faiblesse.

La liberté est sous-utilisée par ceux qui se contentent de ne pas être opprimés pour être libres. En revanche, elle est étendue par ceux qui la sacrifient pour défendre que même ceux qui ne la méritent pas puissent l'avoir.

L'un des problèmes structurels de la politique est que ceux qui décident ne subissent pas les effets négatifs de leurs décisions. Celui qui ne se prive pas lui-même ne devrait pas ordonner la privation.

La poussée insistante des vagues repousse la résistance adamantine des falaises. La douceur englobante qui bouge gagne la partie sur la rigidité crânienne qui émerge. L'érosion est un contact tendu entre la brutalité et son effritement.

Qu'est-ce que nous sommes ? Quelques événements qui se laissent capter par l'attention de quelques observateurs. Rien que ça, et peut-être même pas ça.

MARIO PÉREZ ANTOLÍN, *Profanación del poder,* Los Libros del Lince, Barcelona, 2011, 201 pages.

L'évolution implique des convulsions, il n'est donc pas possible de se perfectionner sans se détruire.

Pour bien créer, il faut souffrir. Il y a des vérités que l'on ne comprend qu'en les subissant.

La plupart du temps, la sécurité se réduit à une démonstration de confiance dans les erreurs des autres.

Avec le premier mensonge, l'enfance se termine, avec la première nostalgie, la vieillesse commence.

La providence montre sa grande sagesse chaque fois qu'elle nous prive d'occasions que nous aurions transformées en fiascos.

On a beau essayer d'enlever la poussière, la bataille est perdue. Tout finira par se sédimenter.

Les sommets seront rasés, les gouffres seront comblés. Ce que les uns ont en trop, les autres en manquent.

La consommation atténue notre insatisfaction. Dans une communauté de gens heureux, il n'y a pas moyen d'augmenter les ventes.

Je me découvre grâce à l'étonnement qui libère ce que je ne suis pas dans ce que je serai.

J'écris pour que d'autres tombent dans ma folie et que je m'en débarrasse.

L'histoire est prodigue en événements grandiloquents inutiles et en détails cruciaux insignifiants.

Le progrès, sans ancrage ni vivres, devient tôt ou tard un retour ; et, à force d'aller et venir, il finit par avoir l'immobilité d'un fossile.

Celui qui ignore la loi l'obéit ; celui qui la prescrit la viole.

Sache que quel que soit ton degré de méfiance, tu ouvriras toujours la porte au mauvais héraut.

Tant qu'il n'est pas entré dans les mœurs, les jours de tout précepte sont comptés.

Dans l'amour, l'abandon absolu est la condamnation et la récompense.

Rien n'est assez puissant pour qu'on lui permette de désobéir à ses inclinations.

De moins en moins nombreux sont ceux qui ont plus et de plus en plus nombreux sont ceux qui ont moins, et cela continuera tant que nous pourrons accumuler ce que nous n'utilisons pas.

Lorsque les mots ne suffisent pas et que les concepts sont à peine suffisants, les élucubrations des limites de la compréhension apparaissent.

L'amour anesthésie le côté par lequel entre l'épée du manque d'amour.

Le meilleur roman est celui qui utilise les souvenirs du lecteur comme élément fondamental de l'intrigue.

La véritable liberté consiste à rompre le cycle : ne pas avoir à terminer pour ne pas avoir à commencer.

Il n'y a pas de meilleur moyen d'acquérir le bonheur que d'adapter ses désirs aux pouvoirs.

Celui qui veut connaître les fondements des principes doit se poser cette question : contre qui ont-ils été conçus ?

Nous ne nous apercevons généralement de nos erreurs que lorsque quelqu'un en tire parti.

MIGUEL ÁNGEL ARCAS, *Los tres pies del gato,* Trea, Gijón, 2019, 71 pages.

La vérité : une lumière divisée en deux ténèbres.

L'innocence est un départ. L'ignorance, une arrivée.

Le regard, un boomerang de lumière sur les choses.

La peur a inventé les miroirs.

Le hasard, où liberté et règle se confondent.

Mettre du bruit, faire ressortir le silence.

La réalité est une fiction qui n'a pas encore été racontée.

Dieu n'existe pas, mais il persiste.

La joie : l'amande des êtres vivants.

Les vérités sont toujours pénultièmes.

Tout paradoxe souligne une liberté.

Quand je pense, mon cœur veille.

On ne peut pas tourner le dos à ce qui nous entoure.

Celui qui se tait acquiert la valeur de son secret.

L'apparence est une négligence du regard.

La sagesse est l'art de survivre à soi-même.

MIGUEL ÁNGEL ARCAS, *Más realidad,* Pre-Textos, Valencia, 2012, 65 pages.

Le vent emporte les mots, mais ne les détruit pas.

On retourne toujours à un autre endroit.
On ne revient jamais du même endroit.

Une pierre respire à ton contact.

Le désir est encore plus fort
quand il ne tient qu'à un fil.

La pousse verte des idées est préférable
au tronc sec de la conviction.

La foi unit.
La connaissance délie.

Il y a des vérités inhumaines.
Elles t'aident à savoir, mais pas à vivre.

La vitesse nous montre qu'il n'y a pas de destin.

L'indifférence cordiale,
quelle plus grande cruauté !

Plus dangereux que de falsifier la réalité
est de falsifier l'imagination.

La Nature n'échoue jamais.

L'inertie est le choix des idiots.

La vérité, pour le moins, mène une double vie.

Quand on perd,

nous perdons plus que ce que nous avons.

Quand on regarde trop, on ne voit pas trop.

Les jours de l'éternité sont comptés.

Ce que tu possèdes te fait disparaître.

L'intelligence a tendance à se cacher,
la bêtise à l’expansion joyeuse.

Un souvenir, un arbre dans la brume.

L'obscurité est un cadavre,
et tu ne sais pas qui il est.

J'aime ne pas être ce que je ne suis pas.

Parfois, être honnête est un acte de vanité silencieuse.

Réflechir : reconnaître l'incertitude.

RAMÓN ANDRÉS, *Los extremos,* Lumen, Barcelona, 2011, 67 pages.

La tragédie de l'artiste : vouloir être accepté par un monde qu'il rejette.

La cohérence est un péché de vanité.

Nous quittons ce monde avec plus de métier que d'expérience.

Le désir malsain de rechercher la vérité a évincé la sagesse.

Le cerveau a une marge d'erreur ; le cœur n'en a pas.

La crainte d'être supplantés nous assure une place dans le monde.

Que seraient les héros sans leur matière première, la mort ?

La douleur : avoir un cœur fait de nœuds et, à la force de ses bras, les escalader.

La logique a une part de superstition.

Une nuit blanche est plus aveuglante que la lumière d'un matin.

Les grandes fissures commencent par les grandes convictions.

RAMÓN EDER, *Aire de comedia,* Renacimiento, Séville, 2015, 116 pages.

Les petits abîmes sont les plus dangereux car c'est dans eux que nous tombons.

Publier des éloges de lieux merveilleux et paisibles, c'est contribuer à leur destruction.

Si l'on veut être le patron de quelque chose, aut accepter d'avoir des supérieurs.

Comme il est difficile de pardonner à celui que nous avons offensé.

Ceux qui pensent qu'ils sont chanceux le sont d'une certaine manière.

La vie, dans ce qu'elle a de meilleur, est ringarde.

Il y a des tristesses secrètes aux mariages et des joies secrètes dans les enterrements.

Certains sont tellement optimistes qu'ils nous donnent mal à la tête.

La vérité ne peut être dite que par des exagérations et des omissions.

La séduction, y compris en littérature, consiste à ne pas tout montrer.

Les gens très intelligents sont trompés comme des enfants.

Même le meilleur médecin est un peu un vétérinaire.

Le Paradis est un certain passé personnel mythifié par le malheur.

Pour les rêveurs, leur maison est un nid, pour les réalistes, un terrier.

Ne pas apprécier les bonnes choses de la vie est une sorte de stupidité.

Les fous rires bestiaux font penser qu'une sorte d'État est nécessaire.

Ce qui nous est arrivé est ce que nous pensons qu'il nous est arrivé.

Il y a des questions sur lesquelles nous aimerions être à la fois pour et contre.

Pour ceux qui ont très peu voyagé, les quelques voyages qu'ils ont effectués semblent mythiques.

La vie, de temps en temps, nous corrompt avec des miracles.

La thérapie du pissenlit : contempler sa fleur jusqu'à se reconcilier avec l'univers.

Certaines personnes ne peuvent pas accepter la vérité parce que leur idéologie les en empêche.

Il ne pouvait imaginer l'au-delà que comme un ici et maintenant sans douleur ni stupidité.

La mémoire peut transformer le charbon abondant d'un souvenir en un petit diamant.

L'écriture est une façon de payer ses dettes.

Une vie équilibrée est une vie qui donne au cerveau ce qui est au cerveau et au cœur ce qui est au cœur.

Le réalisme hallucinatoire est le style qui reflète peut-être le mieux la vie.

Il faut être courageux pour changer radicalement d'avis.

Transformer un malheur personnel en une phrase heureuse est le privilège des aphoristes.

Le calendrier est sacré, l'horloge diabolique.

Un jour entier devant soi et une vie entière derrière.

Il est bon d'introduire le "je" dans les aphorismes pour savoir que c'est à nous que l'on s'adresse, et non à une sagesse frigide.

Il y a des jours où nous quittons la maison épiques et la rue est épique.

Pour celui qui mène la vie d'un moine, tout est tentation.

La joie transforme le chaos en un cosmos.

Nous nous trouvons dans une époque délirante, comme toutes les autres époques.

Les cadeaux que nous n’offrons pas finissent par nous ruiner.

Il faut avoir une très bonne vue pour voir la bouteille à moitié pleine alors qu'elle est à moitié vide.

L'aphorisme doit imiter les étoiles, qui semblent minuscules mais sont énormes.

Ne pas savoir exactement ce que les autres pensent de nous rend la vie vivable.

La laideur du monde se bat avec la beauté et perd.

Il y a des choses que nous pensons comprendre simplement parce qu'on nous les a mal expliquées.

Un excellent aphorisme commence là où il finit.

RAMÓN EDER, *Ironías,* Renacimiento, Séville, 2018, 224 pages.

La vie, bien comprise, consiste à oublier les jours inoubliables.

Le caractère se forme le dimanche après-midi.

Quand j'entends dire qu'un livre est très profond, je pense toujours que la personne qui dit cela n'a pas réussi à aller jusqu'au bout.

Les livres, quand ils sont mauvais, sont très chers, et quand ils sont bons, c’est une aubaine.

Il se noyait dans un verre d'eau et parlait de raz-de-marée.

Je ne sais pas si Dieu existe, mais ce qui est sûr, c'est qu'il insiste.

Ne pas offrir un cadeau à temps peut coûter très cher.

Contre le pathétique "je veux mais je ne peux pas", rien de mieux que de pratiquer l'élégant "je peux mais je ne veux pas".

Plus on connaît une personne, plus elle semble mystérieuse.

Blasphémer, c'est prier à l'envers.

Il y a des gens qui ont un mauvais goût infaillible.

La joie nous rend invulnérables.

Il est bon d'avoir quelques connaissances nautiques, même si l’on vit dans les terres.

La mauvaise santé nous fait voir des choses que la bonne santé masquait.

Les personnes qui ont deux visages doivent être regardées de côté.

Il n'est pas nécessaire d'être envieux, mais c'est suspect si personne ne t'envie.

Seules les personnes très positives peuvent côtoyer les personnes très négatives sans être contaminées.

La vie est très rare car il n'y a pas deux jours identiques.

RAMÓN EDER, *Pequeña galaxia,* Libros al Albur, Séville, 2018, 50 pages.

Dans tout livre d'aphorismes, chaque aphorisme est un coup de pinceau dont l'ensemble forme l'autoportrait de l'auteur.

Dans un livre d'aphorismes, nous sommes reconnaissants qu'au moins à chaque page, il y en ait un qui nous fasse sourire.

Le défi de l'aphorisme est d'écrire une grande petite phrase.

Les aphorismes émoussés sont comme des décolletés puritains.

L'auteur d'aphorismes, s'il est négligent, peut finir par devenir un sage d'almanach.

Les aphorismes "douche froide" peuvent être très bons.

En général, l'auteur d'aphorismes n'a d'autre choix que de polir une pierre semi-précieuse, parce qu'il n'a pas de pierre précieuse à polir.

RICARDO DE LA FUENTE, Andar en la niebla, Cuadernos del Vigía, Grenade, 2017, 77 pages.

La passion veut devenir tendresse quand elle sera grande.

S'accepter complètement est une capitulation.

Il est préférable de garder un peu d'enthousiasme pour l'hiver.

Une personne capricieuse est un enthousiaste de courte durée.

Il n'y a pas de cadeau plus gratuit que de donner du temps au temps.

L'expérience montre que l'invention coûte de moins en moins cher chaque jour.

Le cœur et la tête se comprennent derrière notre dos.

Marcher dans le brouillard aiguise notre vue.

Chaque jour change notre avenir.

Pour ne pas avoir de mauvais souvenirs, il faut avoir de bons oublis.

Nous sommes également dépeints par les besoins que nous ne créons pas pour nous-mêmes.

Plus fréquent que d'être rebelle sans cause, c'est d'être rebelle sans effet.

S'il revient tel qu'il était, ce n'était pas un voyage.

Il y a des gens qui se mettent à ta place, mais seulement pour te déloger.

Notre posture face aux problèmes des autres est souvent une imposture.

Un ressentiment lucide n'est pas à la portée de tous.

Nous accordons de l'attention afin d'être payés en retour avec des intérêts.

Ceux qui recueillent les doléances le font pour nous montrer l'album de temps en temps.

Les copeaux d'une barre de fer sont toujours du fer.

On écrit aussi contre soi-même. Et parfois les meilleures pages.

Ne dis pas en deux lignes ce que tu peux ne pas dire.

Aphoriste : le nez du chasseur, la patience du pêcheur.

Apprendre à lire prend des décennies.

L'effet thérapeutique de l'écriture serait parfait si beaucoup ne s'obstinaient pas ensuite à publier.

Si tu veux vraiment faire l'éloge de quelqu'un, écoute-le.

Les phrases heureuses racontent tout sauf le secret de leur bonheur.

L'aphorisme est aussi une embuscade sur une idée.

L'inspiration doit aussi être interprétée.

On va trop vite, alors qu'on ne sait pas où on va.

Les parias savent ce que la science ignore : l'invisibilité existe.

Pour le pessimiste, les malheurs qu'il craignait et qui sont pas arrivés ne comptent pas.

En niant la réalité, on se défend, en niant l'imagination, on s’attaque.

Les problèmes qui n'ont pas de solution envient ceux qui en ont une, et vice versa.

L'ennui est un autophage : il se nourrit de lui-même.

Les comptes ne collent pas : peu se disent ingrats, et très nombreux sont ceux qui se disent victimes d'ingratitude.

Le destin des indécis est de mourir à un carrefour.

Il s'est inscrit à un cours d'éloquence pour parfaire ses silences.

Le mot juste est la distance la plus courte entre deux ennuis.

La surpêche des réseaux sociaux est une menace pour l'écosystème relationnel.

Nous venons de, vivons dans et allons vers l'incertitude.

Que vont devenir les rêves économisés par les insomniaques.

Si rien ne compte pour toi, pourquoi t’acharnes-tu à le proclamer ?

Nous avons tout ce dont nous avons besoin, sauf la conscience de l'avoir.

Chacun voyage à la vitesse de sa lumière.

L'omnipotence doit également pouvoir ne pas pouvoir.

La volonté de Dieu entre en compétition avec le hasard, et perd.

Donner raison comme stratégie de fuite.

Tous les miroirs sont des rétroviseurs.

Penser aux chances que j'ai eues de ne pas naître rend ma journée plus gaie.

Mon cercle d'amis est un polyèdre.

J'échange trois intrigues solides contre un quart de style intangible.

Pour me venger de mon miroir, je le place devant moi.

Je me méfie de la générosité de ceux qui donnent l'exemple.

J'écris avec tout mon corps. C'est pourquoi je trouve des idées que je n'ai pas dans la tête.

Je voulais me perdre avec toi et je me retrouve perdu en toi.

Tu es la meilleure chose qui ne me soit pas arrivée.

Dans la foule, je me sens comme un de moins.

Ta mémoire me fait t'oublier.

Quand je me parle, il y a aussi des silences gênants.

J'aime les livres dans lesquels je découvre quelque chose sur moi que je ne connaissais pas.

RICARDO VIRTANEN, *El funambulista ciego,* Amargord, Madrid, 2019, 133 pages.

Mon royaume est de ce monde. Juste une pièce presque vide.

Devant l'abîme, la lueur d'une bougie.

À tout commencement correspond une fin repentante.

Nous ne devons pas perdre de vue cette ombre qui se lève avec nous.

Dans toute limitation, il y a une ébauche d'espoir.

C'est le passé que nous ne perdons pas de vue lorsque nous nous sentons finis.

Le fanatique s'étonne que la vérité soit vulnérable.

Je pense, donc je me désiste.

Écrire, c'est prendre de la distance avec ce que l'on écrit. Prendre pied ailleurs.

Un mot est un mirage. Un poème, une oasis.

RICARDO VIRTANEN, *Laberinto de efectos,* Amargord Ediciones, Madrid, 2014, 94 pages.

La bulle de savon éclate dans l'air, mais flotte encore dans ses pensées.

Les hommes crient pour réclamer les cavernes.

Les minutes se moquent des heures.

Les pelleteuses semblent venir du Pléistocène.

L'escargot regarde avec scepticisme un escalier en colimaçon. Il ne se voit pas dans cette position.

Le passant regarde le ciel et se prend pour un ange.

Même si cela ne semble pas être le cas, tout est nouveau dans la vie de tous les jours.

Le poète regarde à l'intérieur de lui-même comme le cuisinier à l'intérieur de sa marmite.

Un amour qui fut se balance à jamais dans les minuscules toiles d'araignée du subconscient.

Les frontières aspirent à devenir des États, et les États des îles.

Le solitaire arrive à la solitude plein de lui-même.

Le feu que tu allumes la nuit émeut tes ancêtres.

Le fond et la forme se talonnent.

La cime de l'arbre se vante de sa hauteur, mais elle aspire à être une racine.

Ce n'est pas que les pessimistes manquent de lumière intérieure. C'est juste qu'une ombre s'est emmêlée dans leurs entrailles.

SERGIO GARCÍA CLEMENTE, *Dar que pensar,* Cuadernos del Vigía, Grenade, 2014, 60 pages.

Si tu pleures ce que tu as perdu, les larmes ne te permettront pas de voir ce qu'il te reste à perdre.

Il y a des trains qui ne passent qu'une fois dans une vie et qu'il ne faut pas prendre.

L'ignorance est préférable à une réponse trop tardive.

La trahison nous rend inoubliables.

Il y a des choses qui sont invisibles jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

Les bons poèmes sont des flèches qui, lorsqu'elles sont tirées, révèlent le centre de la cible.

Il est très courant de voir comment les gens se battent pour ce qu'ils ne veulent pas.

Ce qui n’admet pas d’être remis en question n’est pas crédible.

Nous devons souvent au pire de nous-mêmes le meilleur de nous-mêmes.

Nous ne devons pas nous laisser extorquer par nos propres idées.

La profondeur du regard s'acquiert dans les abîmes dans lesquels nous avons dû descendre.

Nous confondons la vérité avec la poussière soulevée par sa fuite.

Chaque jour a sa joie irréversible.

La vie est une course d'obstacles dont le but est un précipice.

Ceux qui remplissent leur bouche de mots subissent généralement l'indigestion de leurs actes.

Un enfer est plus tolérable si les fenêtres du paradis sont couvertes.

Ce qui l'angoisse, ce n'est pas de savoir qui il est, mais de découvrir un jour ce qu'il a été.

Vivre est une défaite sublime.

Il y a des moments de lucidité qui inaugurent une obscurité sans fin.

Il est impossible d'avancer vers la mort sans un certain sentiment d'immortalité.

En nous faisant petits, nous agrandissons notre monde.

Il existe une sale curiosité, celle qui cherche sans relâche les défauts des autres.

Il se croyait très spécial parce qu'il allait couramment à contre-courant.

Nous, écrivains, commettons souvent le déshonneur de signer ce qui nous a été dicté par une ombre.

La perte de la capacité d'admirer est un symptôme évident du vieillissement.

Parfois, la clarté vient quand l'obscurité nous a déjà quittés.

Ce n'est pas que le temps guérit tout. Il le dévaste.

Seul ce qui nous menace un peu vaut la peine.

Ce moment heureux où nous nous réveillons, alors que nous ne nous reconnaissons toujours pas.

Il est prodigieux que quelque chose nous bannisse du centre du monde.

La foule marche toujours vers une erreur.

Nous vivons à genoux parce que nous avons peur de nous lever.

Pour toute coordonnée, le doute.

L'arrière-goût de liberté que laisse une attente déçue.

Il semble qu'il faille toujours être soi-même, même quand on est complètement idiot.

Un bon objectif dans la vie est de ne pas devenir quelqu'un.

Ces jours où la seule compagnie que nous pouvons tolérer est celle de la page blanche.

L'enthousiasme est aussi source de tragédies.

Arriver, c'est commencer à partir.

Pour être fidèle à nous-mêmes, combien de fois nous sommes-nous trahis ?

La condamnation radieuse de devenir aveugles d'un instant à l'autre.

L'acceptation permet de vaincre l'invincible.

Pourquoi voyager, si nous sommes toujours ailleurs.

Plus il se connaissait, moins il se reconnaissait.

La liberté de celui qui refuse d’excuser ce qui est excusable.

Si les paroles étaient assorties d'actes, nous ne reconnaîtrions pas ce monde.

La souffrance nous fait nous sentir terriblement vivants.

Peu de gens supporteraient la solitude de vivre dans l’honnêteté absolue.

Il n'y a pas de paradis sérieux.

Nous réduisons le temps à des unités, mais il est encore plus petit.

Une douce vengeance : que le mal qu’on nous fait nous rende meilleurs.

SERGIO GARCÍA CLEMENTE, *Mirar de reojo,* Cuadernos del Vigía, Grenade, 2017, 54 pages.

La joie la plus forte est celle qui n'a pas de racines.

Donne un droit à un idiot et il se prendra pour une divinité.

Accepter librement est comme faire un nid avec sa couronne d'épines.

Mes erreurs me regardent de haut.

La seule utilité d'une certitude est de servir de cible aux flèches de l'intelligence.

Le hasard est si généreux qu'il met parfois une phrase intelligente dans la bouche d'un imbécile.

De la lumière je ne vois que les ombres.

Il n'y a pas d'amour plus aveugle que l'amour de soi.

Certaines choses sont indicibles, mais elles ne se contentent pas non plus du silence.

Lorsque nous embrassons la liberté trop fort, nous courons le risque de l'étrangler.

La complicité nous fait croire à la musique des sphères.

Que deviendraient les autres sans notre imagination ?

Les idéologies sont le linceul des idées.

VOLUME II

ANA URKIZA - ***Un hermoso lugar la felicidad*** **– Trea, Gijón, 2018, 99 pages.**

" Demain" est un mot infini .

Le silence est le début de la pensée, l'entends-tu ?

Souvent, nous préférons ne pas voir plutôt que de ne pas comprendre ce que nous voyons.

Innover, c'est copier d'une manière qui n'a jamais été faite auparavant.

La vie part parfois à notre recherche et ne nous trouve pas.

J'ai rencontré la perfection et je ne l'ai pas reconnue. Javais beaucoup changé.

La réalité est très maladroite, ses rêves se brisent.

L'être humain a deux façons de se situer dans le monde : soit en faisant pitié, soit en ressentant de la pitié.

Personne n'est aussi proche que celui qui est quelque part.

Demain sera un autre jour en moins.

L'art n'est pas fait pour comprendre, mais pour exprimer ce que l'on ne comprend pas.

Les plus grands changements sont causés par les révolutions que nous provoquons pour rester comme avant.

J'aime les interstices. Ces unités magiques de temps et d'espace.

En fin de compte, nous arrivons tous dans le passé.

ANDER MAYORA, *El páramo* – Trea, Oviedo, 2018, 158 pages.

En conférant au monde un esprit, nous levons le pont vertical qui nous sauve du naufrage.

Cette surprise de nous connaître, cet étonnement de ne pas nous trouver, cet émerveillement de nous trouver .

Vivre est un grand oui qui nous martyrise, une torture que nous admettons, une armée à laquelle nous ne pouvons qu'opposer une prière.

Notre âme est comme l'oiseau qui, incapable de voler, se résiste à succomber en sautant d'une branche à l'autre.

Quand je me tairai, j'aurai trouvé.

Maximes, sentences, aphorismes, fragments : feuilles détachées de l'arbre de notre impuissance.

Ce n'est qu'avec des idées inépuisables que nous pouvons nous nourrir tout au long de notre vie.

L'existence : un feu que nous ne pouvons pas dompter. Tout brûle.

Si l'argent est le sang de la civilisation, les riches ne sont que des caillots.

Ce n'est qu'en éradiquant nos caprices intérieurs que nous pourrons avancer à la lueur d'une rude vérité.

La révolution est la politisation de l'illusion dans ses deux sens : comme enthousiasme et comme mirage.

L'impossibilité de la réponse est le flambeau éternel du questionnement religieux.

Dans le nid de notre tête, nous ne savons pas qui pond les œufs, ni quand ils vont éclore.

Le supermarché spirituel a dans chaque client le fondateur d'une religion.

La contradiction nous rend vrais. La non-contradiction nous rend seulement cohérents.

Être fidèle à soi-même, c'est être fidèle à ce dont on hérite.

C'est du choc des idées invisibles que naissent les vraies explosions.

Les nouveautés sont l'aliment dont se nourrit l'oubli.

Par peur de la vérité, on s'abrite derrière les simples opinions.

Le ballon gonflé de la certitude est dégonflé par le tir précis du doute.

Monde moderne et monde ancien : qui est la chenille et qui est le papillon ?

La vérité qui nous lie le plus est celle qui libère le mieux.

Les saisons sont l'image analogique de la succession pérenne de notre vie intérieure.

Il suffit de se déchiffrer soi-même pour déchiffrer le monde.

Le fragment est le langage de ceux qui ne peuvent guère parler.

En matière de vie, la déception confirme la règle.

La note est une perle pour les paresseux et un coup de fouet pour les impatients.

La vérité est l'ordre abîmé par le désordre des discours et des opinions.

Demander à la raison de corriger la réalité, c'est comme demander à la branche de corriger le tronc.

Les mots aliènent : qui ne s'est pas senti au centre du monde en les prononçant ?

Tout désir est une nostalgie.

L'esprit est une eau qui coule en nous : elle ne peut que se frayer un passage.

La vitalité que je recherche n'est pas celle de celui qui se rebelle, mais celle de celui qui accepte.

ÁNGEL DE FRUTOS SALVADOR, *Puentes en el desierto. Afuerismos* -Junta de Castilla y León, Valladolid, 2007, 118 pages.

Courant alternatif du verbe : c'est pile! c'est face!

Personne n'a trouvé ce que tu as perdu.

Rêves : savoir éveillé.

La poésie révèle ce qui est étranger à soi-même.

Inconscient : logique de ce qui manque.

La parole a besoin du temps du regard.

Prométhée a privé les dieux de mots : ils se sont rebellés contre lui.

C'est avec les mots que vous jouez que l'on jouera avec vous.

Dans ce qui est écrit, il est un ; dans ce qui est publié, il est l'Autre.

L'écoute crée la parole.
Le silence, l'écriture.

Dieu, dans l'amour courtois, s'est fait Femme.

Les mots peuvent dire toute chose.
Ils signifient quelque chose d'autre.

Comme les vivants sont seuls
sans la mémoire des morts !

Les mots savent, ils naissent en sachant.

Ton oubli ne t'oublie pas.

Les amoureux n'ont pas besoin de se retrouver mais de se perdre.

ÁNGEL GABILONDO, ***Por si acaso. Máximas y mínimas*** **-Espasa, Barcelone, 2014, 209 pages.**

Tout le monde est un mot à venir.

Naître prend toute une vie. Vieillir aussi.

Si l'aube est souvent présente, elle devient rarement le jour.

Il est parfois plus difficile d'atteindre un début qu'une fin.

Le secret est de ne pas arriver.

Aimer, c'est voir à quel point quelqu'un est quelqu'un d'autre.

La patience est une façon d'anticiper.

Un malaise profond est celui qui ne peut être réduit à ses causes.

Mentir, c'est, plutôt que de dire le contraire de ce que l'on pense, vivre le contraire de ce que l'on dit.

Quand tout est résolu, nous sommes en quelque sorte finis.

Sentir est une façon de devoir voir.

Dans le doute, tout n'est pas faux.

Malgré tout, il est plus facile d'être quelqu'un que de n'être personne.

Toute pensée isolée a quelque chose d'errant.

Avec toi, je dis mieux avec moi.

Un fils est la chose la plus singulière que l'on n'ait pas.

Généraliser est une façon peu sophistiquée de se tromper.

La meilleure chose que l'on possède ne se dit pas, mais s'entend.

Chaque fois que je te vois, j'ai l'impression que d'une manière ou d'une autre tu es en train de nager.

Celui qui commande n'ordonne pas toujours.

Les mots ne sont pas les choses, mais ils indiquent où les chercher.
Tout et rien se rencontrent quelque part.

ANTONIO CABRERA, ***Gracias, distancia*** **- Cuadernos del Vigía, Grenade, 2019, 95 pages.**

Le plaisir de la solitude, comme tous les plaisirs, demande à être communiqué .

Je marche, donc je quitte.

En poursuivant une idée, on attrape tout au plus une réalité.

Les aphoristes ne jouent pas d'un instrument. Ils font vibrer leur diapason particulier à intervalles de silence.

Ce qui est beau se découvre par sa seule présence, ce qui est bon par sa réverbération.

L'ennui est une dune.

Tout ce qu'on dit du monde, le monde le dissipe.

Le vent disperse l'indéterminé.

En un certain sens, la musique est de nature aquatique : elle inonde l'âme de lenteur ou de vivacité ; ou la fait plonger.

L'ennui : une façon de ramper.

Quand je suis attentif, je ne mets rien, je laisse mettre quelque chose.

Nous sommes tous sibyllinement menacés par nos vertus.

Un matin clair et humide équivaut à une vérité naissante qui tremble encore dans le discours.

La profondeur est une promesse. Elle ne peut être que promesse.

Le vide comblé : le lointain.

Le mystère ne veut exister qu'en tant que mystère. C'est pourquoi il est inexpressif et se confond avec le présent sans le nier.

Il y a quelque chose là, au fond. Mais il doit d'abord traverser des couches et des couches et des couches et des couches et des couches d'air.

AZAHARA ALONSO, *Bajas presiones* - Trea, Oviedo, 2016, 45 pages.

Je cherche des mots dans le dictionnaire comme on cherche un abri dans la jungle.

Un écrivain qui choisit ses thèmes n'est rien de plus qu'un chroniqueur.

La dernière digestion ne nous appartient plus.

Finis les vœux : il n'y a plus d'étoiles filantes.

Il faut écrire à la verticale, rebondir hors de l'abîme.

Transgresser les a priori sur soi est la seule avancée de l'âge.

Philosopher en nommant les choses et se taire.

Nous avons besoin des vacances des gens pour conquérir la philanthropie.

Il est faux qu'un jour nous quitterons ce monde. Nous serons enfin des sédiments, ses sédiments.

L'écriture et la lecture : victime et bourreau.

La volonté de vivre se manifeste par une étrange disposition à se lever tôt.

La technologie rend le solipsisme extraverti.

Nous écrivons des demi-vérités parce que nous n'avons pas la force de les lire.

Dans les mots non écrits se cristallise la matière.

Le raffinement est l'obéissance qui nous reste.

BENJAMÍN PRADO, *Doble fondo* - Hiperión, Madrid, 2014, 115 pages.

Avoir des souvenirs n'est pas avoir de la mémoire.

La cupidité est la lie du désir.

Parfois, un trésor vous déniche.

En amour, ce qui n'est pas un nuage n'est que de la fumée.

Ne pas abandonner est le seul triomphe possible du perdant.

Le chaos est la somme de ton ordre et du mien.

Parfois, la chance nous sourit ; parfois, elle ne fait que montrer les dents.

Quatre-vingt-dix pour cent des neutres sont du côté du plus fort.

Il y a des mots qui esquivent ce que tu veux dire.

La vie est plus ou moins dure selon ce qu'on lui fait subir.

Les indices sont des faits distincts.

Ce que personne ne cherche n'est plus perdu.

Il y a des gens qui se considèrent grands uniquement parce qu'ils ne regardent jamais en l'air.

Ce que l'envieux voit en te regardant, lui ressemble plus qu'à toi.

La première fois que tu te laisses humilier, tu perds ta dernière chance d'être respecté.

Ce que tu fais couler t'attendra au fond.

On possède la peur, on choisit la lâcheté.

Seul celui qui ne veut rien est ingérable.

Essaie de ne pas avoir plus de fierté que tu ne peux en avaler.

Quand je fais quelque chose de nouveau, je reviens à mon ancien moi.

La dignité ne se perd pas quand on tombe, mais quand on se jette à terre.

Il faut parfois beaucoup de courage pour dire ce que tout le monde sait.

CARLOS CASTILLA DEL PINO, *Aflorismos. Pensamientos póstumos* - Tusquets, Barcelona, 2011, 189 pages.

L'aphorisme conclut. L'aphorisme commence ; il ne finit pas là où il conclut.

Ne t'exhibe pas. Laisse les autres te découvrir.

La vieillesse commence quand il n'y a pas de projet.

L'intimité existe pour se reposer des autres formes de vie.

Le bonheur est le contraire du démoniaque, c'est-à-dire du mal.

L'élégance est dans la tempérance en tout, de l'éveil au sommeil et tout ce qui se trouve entre les deux.

Ce que nous imaginons être la réalité est la réalité. Sinon, où est l'autre ?

Les grands écrivains nous apprennent à lire le monde.

On ne peut pas vivre "bien" s'il y a quelque chose qui nous empêche de nous respecter.

Parler, on peut parler, mais écrire, c'est toujours s'écrire.

L'un essaie de limiter l'autre, mais ses "je" nous dépassent.

L'athée est un croyant, mais en l'inexistence de Dieu. Un désastre logique !

La sagesse est dans le bon usage de ce que l'on sait, pas dans la quantité.

Le bonheur n'est pas un apaisement abrutissant, mais une agitation maîtrisée.

Tout reste toujours à faire, parce que tout est toujours en train de se faire.

La vie n'est confortable que si celui qui la vit parvient à découvrir sa morale et à s'y adapter.

Le rationnel : rien n'est définitif, rien n'est donc garanti.

Vivre, c'est accepter une défaite inéluctable.

CARMEN CAMACHO, *Zona franca* - Cuadernos del Vigía, Grenade, 2016, 91 pages.

Pour certaines choses, il n'est pas mauvais que Dieu existe .

Dans tous les yeux fermés je demande où je suis .

Les expulsés admirent les évadés.

Le silence a pour toile de fond une petite salle d'objets perdus.

Pas comme des poings : des vérités comme des bouts de doigts.

L'exception est mon habitat. Je tiens avant tout à ne pas appartenir.

Il reste de moins en moins de moins que rien.

Quand une certitude vous envahit, asseyez-vous et réfléchissez jusqu'à ce qu'elle passe.

Peu de choses sont plus naïves que le rationalisme.

Celui qui est content voit dans la baignoire une opportunité de mer.

Nous, les auteurs d'aphorismes, avons tout à apprendre des guêpes.

Pour le jasmin, mes cheveux sont éternels.

Tout corps immergé subit.

À force de marcher, j'ai des cartes aux pieds.

Pour servir, il faut servir.

Monde étrange, celui où les différents se ressemblent de plus en plus.

ENRIQUE BALTANÁS, Minoría absoluta, Comares, Grenade, 2010, 72 pages.

Si les pierres pouvaient parler.... elles feraient des discours très durs.

Le plaidoyer de principe de tout conservateur : "Les choses sont telles qu'elles sont... pour une raison".

Le polygame blasphématoire : trois femmes différentes et un seul véritable amour.

Repenser l'éternel : une tâche qui dure une éternité.

L'adultère est un triangle généralement peu équilatéral.

Je commence à penser aux musaraignes pour que les rêveries, prises au dépourvu, s'approchent de moi.

Quand le diable n'a rien à faire... Mais que les mouches ne s'inquiètent pas : il est difficile pour le diable de manquer de travail.

Kant avait une philosophie de vieux garçon: pour lui, en effet, la chose elle-même était impénétrable.

Les siècles sombres : oui, tous ceux qui ont précédé la lumière électrique. Surtout la nuit.

Le soleil se lève pour tout le monde, mais tout le monde ne se lève pas en même temps.

J'aime tellement les femmes que j'ai fait vœu de chasteté perpétuelle.

Dans la maison des solitaires, le miroir est le seul à leur dire bonjour.

En réalité, le miroir a supprimé le temps et vit dans un présent perpétuel.

Se regarder du coin de l'œil dans un miroir, n'est-ce pas s'espionner soi-même ?

L'ellipse est la gomme à effacer de la rhétorique.

L'érudition n'est rien d'autre que la preuve que l'oubli existe.

Le robinet fuit parce que sa prostate est en panne.

Nous, descendants des Romains, écrivons en chiffres arabes.

Pour pratiquer l'amour libre, il faut d'abord se libérer de l'amour.

Les piles des horloges s'usent avec le temps.

Le temps, dans le cadran solaire, s'arrête poliment un instant pour laisser passer un nuage.

ERIKA MARTÍNEZ, *Lenguaraz,* Pre-Textos, Valence, 2011, 77 pages.

Que veut l'hameçon ?

Tout coureur aimerait éviter la ligne d'arrivée.

Un mur nu offre à notre imagination le paysage le plus fertile.

Nous sommes capables de sentir avec toutes les parties de notre corps. Nous aimerions pouvoir penser ainsi.

Dans les airs, il y a trois sortes de passagers : ceux qui se méfient des machines, ceux qui se méfient des êtres humains et ceux qui se méfient de la métaphysique.

Rancunière et nostalgique, la civilisation construit une petite ville dans chaque forêt et une petite forêt dans chaque ville. Cet exercice se répète à l'infini au sein de chaque personne.

La fissure urgente de la coquille empêche de dormir ceux qui vont mourir.

Pardonner comme on repeuple une forêt.

L'ami que tu as perdu est le juge le plus implacable de ta conscience.

Les enfants marchent vers nous en s'éloignant.

Un père et une mère sont une dette qui nous rend riches.

L'émancipation commence après la découverte de notre tyran intérieur.

Le féminisme est une course de relais sans ligne d'arrivée.

L'immensité peut surgir d'un centimètre, d'un clitoris, d'un aphorisme.

Un précipice est un sommet intérieur.

Le lecteur convoite cette bourrasque.

Quel poète prononce le mot politique sans rougir ? Et un politicien avec le mot poésie ? L'écriture : travailler le rougissement.

La mer est un monologue intérieur.

Le secret qui nous pèse le plus est celui que nous n'avons pas. Nous inventons des secrets pour survivre.

Une autobiographie est une cachette très sophistiquée.

La longue convalescence engendre les romanciers. La proximité d'une catastrophe, les poètes. De quel trou sortent les aphoristes ?

Tout le monde tombe. La hauteur ne subsiste que chez certains.

L'art dévie pour atteindre le centre.

Tous les rats meurent. Cette aphoriste mourra. Alors cette aphoriste est un rat.

Seule la jeunesse est assez hardie pour écrire des aphorismes, seule la vieillesse est assez sage. L'aphorisme est un genre impossible.

GREGORI LURI, *Aforismos que nunca contaré a mis hijos*, La Isla de Siltolá, Séville, 2015, 112 pages.

Chaque jeune aspire à la liberté en s'abandonnant généreusement à une idée dominante et unificatrice.

Le contraire de l'incontinence émotionnelle est le respect.

Personne n'est sceptique lorsqu'il s'agit de caresser l'être humain.

En politique, tout absolu révèle une pathologie.

À quoi sert le dialogue ? A découvrir à quel point nous sommes attachés à nos préjugés.

Nous attachons plus d'importance à un préjugé réconfortant qui nous est propre qu'à un argument dérangeant venant d'autrui.

Les livres, les films, les systèmes philosophiques et les personnes qui se comprennent parfaitement... sont un peu décevants.

Il n'y a qu'une seule façon de comprendre l'autre : être l'autre. Mais parfois, l'autre ne se comprend pas lui-même.

Parce que la vie nous entraîne, nous n'avons pas besoin de penser constamment à notre destination.

Le monde est une histoire de survivants.

La réalité a tendance à se percher sur nos désirs, en les parasitant.

Souvent, la gauche ne semble capable de défendre que ce avec quoi elle sympathise.

Je sais que je me connais davantage avec le "je sais" de la saveur qu'avec le "je sais" du savoir.

Il était tellement athée qu'aucun dieu ne croyait en lui.

Réalité : ce qu'on ne peut détacher de la semelle de la chaussure.

Chaque fois que nous jetons la réalité par-dessus bord, nous oublions que nous la portons à notre cou.

La vérité est parfois la voix de la lassitude. Nous tâtonnons et là où nous ne voyons plus rien, nous pensons avoir trouvé quelque chose.

Personne n'est plus sincèrement ému par la signature d'un tableau qu'un ringard.

L'art d'une époque mesure la distance exacte entre la ville et la forêt. C'est pourquoi il a inévitablement, la taille de ses bûcherons.

L'hypocrisie dans les relations sociales a quelque chose d'hygiénique. La sincérité a tendance à s'infecter.

Celui qui choisit ses préjugés est sage.

S'enivrer de vertu, voilà le vrai onanisme.

Si je ne craignais pas de mal me comprendre, j'oserais parfois croire à ce que je pense.

Un bonheur immérité est un attentat contre l'éthique.

La prudence est l'art d'administrer la vérité supportée par les autres. Le bonheur, l'art de l'art d'administrer la vérité supportée par soi-même.

Parfois, la règle doit se déguiser en exception pour être respectée.

L'homme n'est rationnel que lorsqu'il n'a pas d'autre choix.

Nos yeux et ce que nous voyons sont liés par le joug de ce que nous sommes.

Le pire dans le malheur, c'est qu'il laisse des taches difficiles à nettoyer. Par contre celles du bonheur partent facilement.

Tout ce qui est important se passe en un instant, du premier au dernier souffle. Seul l'insignifiant semble pouvoir flotter au-dessus du flux du temps.

Les gens instruits ne s'entretuent que dans le dos.

La politique est l'art de choisir ceux qui sont lésés par vos bonnes intentions.

La vie est la tentative fragile de divertir l'attente.

La mélancolie est une passion conspiratrice contre la thérapie de l'oubli.

Notre paresse sauve souvent les choses en leur permettant de s'attarder dans leur fragilité sans avoir à se justifier auprès de nos désirs.

L'espoir entraîne les personnes peu sûres d'elles comme un esclave frustré et vengeur entraîne un tyran infirme.

Si nous ne pouvions pas nous reposer de nous-mêmes, quel fardeau nous serions pour les autres !

Nos prothèses indispensables sont faites de tradition. C'est pourquoi toute révolution devient vite conservatrice.

Nous ne saurons jamais combien de morts sont causées par les batailles que nous ne menons pas.

Penser, c'est toujours aller contre soi-même.

La question du pourquoi est la première consolation.

Celui qui se ment à lui-même trouve toujours des raisons de croire en soi.

Le monde dans lequel nous vivons est la réponse à la manière dont nous le vivons. Nous le vivons comme nous l'éclairons.

On ne peut être heureux sans rétrécir un peu la réalité.

La culture est l'ironie de la nature.

Au commencement de toute philosophie, il n'y a pas le logos, mais un acte de foi dans le logos.

La ville est le lieu où l'on peut croire à tout... pour un temps.

Nous obéissons toujours, mais nous savons rarement à quoi.

Pour se sentir du côté des gentils, beaucoup ont besoin de se sentir coupables des méfaits des autres.

Certains découvrent leurs droits dans tout ce que les autres leur refusent.

Si vous avez vu un anticonformiste, vous les avez tous vus.

Tout individu sain et intelligent a un peu peur de lui-même.

Les passions que nous contrôlons le mieux sont celles qui se laissent faire.

Le mystère de la vie réside dans notre incapacité à accepter sa transparence.

JAIME SÁNCHEZ MARTÍN, *Anfiaforismos*, La Isla de Siltolá, Séville, 2016, 40 pages.

L'aphorisme est le cinquième ingrédient de la pizza quatre saisons.

Contre la soif, l'eau. Contre le vice, l'aphorisme

Je pense, ergo aphorisme.

Saute dans la piscine ! L'aphorisme est la bouée de sauvetage des morts.

Dans le mythe de l'aphorisme, il n'y a aucune grotte.

Le lecteur moyen n'est pas un lecteur.

J'ai un jour coupé un aphorisme et il a saigné des romans.

C'est le manque d'amour qui fait écrire des aphorismes.

Ferme la fenêtre, l'aphorisme s'échappe !

Quand le temps passe lentement, l'aphorisme est l'éternité.

Il y a tant de place en tout, que dans un aphorisme il n'y a de place pour rien.

JAVIER SALVAGO, *Hablando solo por la calle*, La Isla de Siltolá, Séville, 2016, 72 pages.

Beaucoup de pédants et peu de vrais savants .

Tout ce qui est exagéré est suspect.

Il y a certaines choses que les jeunes n'apprendront jamais parce que, au moment où ils les apprennent, ils ne sont plus jeunes.

Pour perdre la raison, il faut en avoir.

Les plus belles fleurs sont colorées et parfumées pour séduire un insecte.

Un aphorisme
distribué
capricieuse
-ment
en lignes
coupées
n'est
pas
un
poème.

Il y a trois façons d'être invisible : être infiniment grand, être infiniment petit et ne pas exister.

Lorsque quelqu'un te demande d'être réaliste, il te demande d'accepter ce qu'il entend par réalité.

Personne n'est innocent, même si on démontre le contraire.

Nous n'avons probablement pas ce que nous méritons, mais nous avons certainement ce que nous avons cherché.

Un système anti-personnel engendre des personnes anti-système.

Il existe une solution à chaque problème. D'accord, mais il y a aussi un problème pour chaque solution.

Toutes les phrases lapidaires sont discutables, y compris celle-ci.

Qu'elle est longue

la vie - se plaignait
le papillon.

Le problème dit:
-Devant la solution,
je me multiplie.

On ne peut juger cette vie sans en avoir vécu d'autres.

La pluie nous rappelle que nous venons de l'eau et que nous sommes de l'eau.

Il y a ceux qui confondent voler haut et grimper.

Avec quel enthousiasme et avec quelle joie nous tombons dans tous les pièges.

L'ennemi de la vie, c'est la peur de la vie.

Ce sentiment de désolation de marcher comme si l'on était oublié de Dieu, même si l'on ne croit pas en Dieu.

Chacun se croit tellement meilleur ou tellement pire qu'il ne l'est en réalité.

La fonction la plus subtile du vêtement est de rendre ce qu'il recouvre plus intéressant.

Nous devons bien savoir quelque chose de ce qui nous attend puisque nous venons à la vie en pleurant.

Combien de dieux avons-nous créés depuis que nous avons tué Dieu.

Je fais la différence entre la vie, qui me semble immense, et cette vie dégradante dont le seul but semble être de gagner de l'argent pour consommer tout ce qu'on nous jette à la figure.

Poésie, juste ce qu'il faut. Littérature, le minimum.

Notre prédateur, c'est nous.

La vie est une bulle d'éternité enfermée dans une capsule temporelle.

Miséricordieux, le temps passe vite quand on vieillit.

-Il a vécu intensément chaque minute de sa vie.
-Quelle fatigue.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de l'inhumanité.

La poésie, un autre mot à désinfecter.

Le courage est une fuite en avant.

Ce n'est pas que l'on change avec le temps, mais c'est avec le temps que l'on devient ce que l'on est vraiment.

Pour l'éternité, tout est présent.

La chose la plus intelligente à faire dans cette vie est de partir à temps.

JESÚS MONTIEL, *Silencio casi*, Trea, Gijón, 2020, 36 pages.

L'amour remplit la journée de moments cruciaux.

Les mots sont des pierres mais ils furent des oiseaux.

Trop de gens posent des questions à partir de la réponse.

Le pardon comme arme de construction massive.

Je ne fais rien : je m'occupe de l'importance.

Chaque jour est mon premier obstacle.

Personne n'est reconnaissant à la lumière s'il n'a pas été dans l'obscurité.

Pas pour échapper à la réalité : écrire pour que la réalité ne m'échappe pas.

On ne vit jamais dans l'ordre chronologique.

Je peux faire entrer de plus en plus de vie dans le mot hier.

Le bonheur a besoin d'un voisin.

JORGE WAGENSBERG, *A más cómo, menos por qué*, Círculo de Lectores, Barcelone, 2006, 215 pages.

Les vérités se découvrent, les mensonges se construisent.

Ce qui est possible est versé sur ce qui est probable et ce qui est probable coule sur ce qui est réel.

En matière de réalité, rien n'est moins fiable qu'une vérité qui ne change pas.

La beauté est l'intelligibilité intérieure des choses.

Une intuition qui peut être exprimée est déjà de la connaissance.

Commencer une œuvre, c'est commencer à l'inachever.

L'improbable étonne tout le monde, le quotidien seulement le génie.

Le secret du changement est dans la partie du changement qui ne change pas.

Une innovation superflue est une solution sans problème.

L'aphorisme est le plus scientifique des genres littéraires.

Lorsque l'on gagne de l'espace ou du temps, c'est presque toujours au détriment d'un voisin.

Éduquer n'est pas remplir mais allumer.

L'amour ne dure que deux ans s'il n'est pas réciproque.

Les êtres humains sont individuellement intelligents et collectivement imbéciles.

JOSÉ ANTONIO SANTANO, *Estación Sur,* Alhulia, Salobreña, 2012, 110 pages.

Chaque jour, je me propose de changer mon mauvais caractère. Mais seuls les jours changent.

Si les livres sont la vie, pourquoi semble-t-il y avoir tant de cadavres ?

La tristesse m'accompagne toujours. Est-elle mon véritable ange gardien ?

La foi ne déplace pas seulement les montagnes, elle les détruit aussi.

Les jours passent et je ne suis pas dedans, je suis l'ombre qui les soutient.

Revenons à la genèse de toute chose et nous trouverons le néant, le vide.

L'heure n'est pas aux regrets. Nous perdons ce que nous n'avons pas su aimer jusqu'à la fin de nos jours.

J'ai toujours cru que les hivers rendaient les hommes forts, maintenant je sais qu'ils ne font que les rendre froids.

Il pardonna aux amants en tombant de façon vertigineuse du trentième étage des Paradise Apartments Paradise.

Où qu'ils soient, tous les bourreaux sont les mêmes, et les victimes sont différentes.

Si la vérité existe, pourquoi la nuit la cache-t-elle ?

Après une tempête, il y en a une autre.

J'ai appris, dix jours après mon quarante-huitième anniversaire, la vraie douleur des vaincus.

Alléluia ! Alléluia ! Je me suis vu dans le miroir et je ne me suis pas aimé.

La nuit, tous les hommes sont des imbéciles.

JOSÉ LUIS GARCÍA MARTÍN, *Todo lo que se prodiga cansa*, La Isla de Siltolá, Séville, 2017, 154 pages.

Les maisons sans chats n'ont pas d'âme.

Que les ennemis sont des gens proches!

Où que je sois, si je suis à l'aise, je suis chez moi et au centre du monde.

Celui qui pense mal et qui a raison, a tort.

Quelle petite chose, le bonheur. Une main dans ma main.

Les poètes ne disent rien de nouveau et rien qui n'ait déjà été dit.

Celui qui s'appuie sur notre homme nous tient.

Pour le bon disciple, il n'y a pas de mauvais maître.

Il n'y a pas de désir sans espoir.

Le succès est la forme la plus agréable de l'échec.

Il n'y a pas de vie si courte que l'éternité n'y trouve pas sa place.

Si tu ne sais pas que tu ne sais rien, tu ne sais rien.

Les amours impossibles sont ceux qui ne déçoivent jamais.

Je ne m'intéresse qu'aux auteurs qui, croyant raconter leur vie, racontent la mienne.

Sans la littérature, le monde serait illisible.

JOSÉ MANUEL CAMACHO VÁZQUEZ, Excursos, La Isla de Siltolá, Séville, 2015, 102 pages.

Tout est naturel, ou tout est miracle.

La matière est un dogme de la foi, un siège pour les corps vacillants.

Une largeur sans mesure : c'est Dieu ou l'amour.

L'éternelle renaissance de l'amour qui s'expulse dans son aurore : c'est l'essence du mystique.

C'est simple : Dieu est précisément l'absence de Dieu.

Ce n'est que dans l'amour que l'on peut comprendre le néant.

L'aspiration à habiter contient le firmament.

Une religion qui considèrerait Dieu comme un non-relationnel, un credo qui s'immolerait dans ses origines...

Notre insignifiance est la tendresse dont le tout nous gratifie.

Il y a en nous tout un océan dans lequel nous sommes naufragés.

Le Paradis est certain dans l'imminent ou dans l'irrémédiable.

La solitude est l'étreinte de Dieu.

Les contours des choses sont faits de miséricorde.

Notre finitude donne à chaque événement la densité de l'éternel.

L'homme ? Une banalité qui a mal.

Seuil : poésie.

Tiens-toi à l'écart des incapables de sobriété, car ils ne contiennent rien.

Nommer, c'est différer.

Par le mot, on excuse la présence obscène des choses.

Le vrai poète revient toujours les mains vides.

Le journal intime est un genre impie : il persuade celui qui lécrit qu'il est l'auteur de sa solitude.

Le grand style doit savoir combiner commodément deux vérités fondamentales, à savoir : je suis l'univers et je ne suis rien.

Une relative opacité rend possible la bonne finition de l'existence.

Non contente de nous piller, cette époque veut aussi nous voler la solitude.

Chaque libération constitue, in nuce, une nouvelle tyrannie.

Je ne peux imaginer de signe apocalyptique plus clair que la prolifération des poètes.

Tout présent est mythique.

Seul le clair-obscur rend possible la vie consciente ; la lucidité pure handicape jusqu'à la paralysie.

Une absence est un miroir au mauvais moment.

Retarder un jour assez longtemps pour que les réponses prennent le large.

Le devoir d'un poète est d'enflammer sa solitude.

Rien n'est plus objectif que la subjectivité profonde.

Le ton moralisateur de certains phénomènes naturels est comme un œil inversé.

La simplicité est l'orgueil placide de la nature.

Quelque chose d'intime est presque humilié quand quelqu'un nous comprend.

Joie : nostalgie sensible de l'état d'une chose.

Partout où l'on rencontre des affirmations, on semble se retrouver dans l'Atapuerca de la pensée.

Si fragmentaires que soient nos pensées, le soupçon de cohérence ne cessera jamais de peser sur nous.

KARMELO C. IRIBARREN, *Diario de K.*, Renacimiento, Séville, 2014, 199 pages.

Ce qui est important se passe souvent sous nos yeux, mais incognito.

La beauté est injuste et nécessaire.

Juste là, où le fleuve se transforme en estuaire, que se passe-t-il ?

L'intimité est comme l'univers, elle n'a pas de limites : tout en elle est une recherche passionnée et une découverte.

L'amour te soulève et ensuite te libère.

Pour nous qui manquons d'imagination, il ne reste que la vie quotidienne qui défile, c'est-à-dire une veine inépuisable.

Les aphorismes sont parfois des miroirs que l'on préfère ne pas regarder.

La prose de la vie est pleine de poésie.

En regardant la pluie tomber sur la mer, je pense à toi.

Si tu me voyais à l'intérieur, tu te verrais toi-même.

Aphoriste : trapéziste.

Le papillon a une façon ancienne de voler.

Faire semblant permet aux gens de se comprendre.

Regretter quelque chose qui n'est pas arrivé, qui n'arrivera sûrement jamais, c'est - d'une manière un peu maladive - le rendre presque réel.

Personne ne revient pareil.

On peut aussi devenir esclave de la peur que l'on provoque.

Il y a des femmes qui ne finissent jamais.

J'ai passé toute ma vie à m'approcher de quelque chose d'important qui ne cesse de bouger.

Ceux que j'aurais pu être ne me pardonnent pas.

Il y a une sorte de sagesse que seuls ceux qui savent regarder peuvent atteindre.

Il faut des années et du travail pour échouer complètement.

Un peu de pudeur donne à l'amour un petit quelque chose qui le rend irrésistible.

Je me réjouis de regarder les gens passer à distance.
Il y a des espoirs qui t'empêchent de vivre.

Le doute est une porte entrouverte.

Je n'aime pas fermer la porte à qui que ce soit, mais je préfère que le monde reste dehors.

Quand on n'est qu'admis, le mieux est de partir.

Être moderne, c'est très vieux.

L'amour, s'il existe, subsiste.

Pour aller loin, il ne faut pas trop bouger.

Quoi qu'on fasse, on finit par se fissurer.

Les siècles capitulent, les mauvaises herbes ne cessent de pousser.

La science avance inexorablement, mais Dieu, pour l'instant, résiste.

On est ce que l'on est, ce que l'on ne pouvait pas être et ce que l'on ne voulait pas être.

Les rêves commencent à devenir petits le lendemain de leur réalisation.

Il se fond dans la foule pour faire croire qu'il va quelque part lui aussi.

Les illusions perdues sont toujours retrouvées par d'autres.

Quelle joie de vivre l'amour te donne. C'est ainsi qu'il ressemble aux cimetières.

Écrire si clairement que l'on soulève des questions, des doutes.

Pendant que nous vivons, l'éternité s'habille de routine.

Nous vivons parce que d'autres meurent.

Celui qui se prend sérieusement pour quelqu'un d'important est un plaisantin malgré lui.

Les aphorismes sont comme les gros plans de l'intelligence.

L'avenir a un prestige que le présent dément sans cesse.

Vivre, c'est oublier l'immédiateté de la catastrophe.

Un ensemble d'événements sans rapport les uns avec les autres forment une vie unique.

Seuls ceux d'entre nous qui voyagent peu voyagent.

Si nous vivions plus longtemps, nous ferions tout beaucoup mieux et beaucoup moins bien.

La postérité, quelle chose ancienne.

Les gens sont définis par ce qu'ils n'ont pas.

Luis Antonio Guichard, *El silencio se corta con tijeras*, La Isla de Siltolá, Séville, 2016
107 pages.

Marcher est la seule façon de mesurer l'absence. S'arrêter est le seul moyen de rentrer chez soi.

J'étais en route vers moi-même, mais je me suis arrêté pour me reposer et je me suis réveillé ici, avec toi.

Mélancolie est partie depuis plusieurs jours. Elle erre sans doute, en se manquant à elle-même.

L'amour est fondamentalement une force subversive et destructrice. Les aimants le prouvent. Ils s'assemblent en entrant en collision. Et s'ils ne le font pas, ce ne sont pas des aimants, c'est autre chose.

Ami : celui à qui l'on parle, qu'il soit présent ou non.

L'amour te montre ce que tu es : rien, pur désir, vide à combler.

Femmes : lécher le miel d'un couteau aiguisé.

On ne peut pas lire dans l'obscurité, mais on ne peut pas non plus lire dans une lumière trop intense.

Hier, j'ai perdu une idée. Gardons pour elle une pieuse ligne de silence.

Le mystère est le voisin de la bêtise ; l'amour, le mur qui les sépare.

A son réveil, le fragment était toujours là, refusant toujours de faire partie de quoi que ce soit.

Il y a trois états d'esprit : animal, végétal et minéral.

Si : qui s'ouvre sur deux issues.

Blanc : couleur qui a encore un recours.

L'oubli est la forme de violence la plus douce et la plus humaine.

Les enfants sont la seule preuve fiable que le temps existe.

MANUEL NEILA, *Pensamientos de intemperie,* Renacimiento, Séville, 2012, 144 pages.

L'œuvre principale d'un écrivain, c'est sa vie. Quoi qu'il écrive, il finit toujours par tracer l'image de son visage.

L'arrogance de la banalité est l'acide qui ronge l'orgueil du poétique.

Révéler par les mots ce qui précède et ce qui suit les mots : transcrire l'informe.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons de l'enfance, de la jeunesse, de la maturité... nous nous rapprochons de plus en plus de nos ancêtres.

Les irrévérencieux, les démystificateurs et les iconoclastes ont aussi, hélas, leur limite : l'amour propre.

Il est facile de juger quelqu'un pour ce qu'il fait : ce qui est difficile, c'est de le juger pour ce qu'il omet volontairement de faire.

Il y a des livres à feuilles persistantes... et beaucoup, beaucoup de livres à feuilles caduques.

L'inattendu se produit tout le temps. Mais nous sommes rarement là pour le voir.

Les sensations sont des messages codés que chacun doit apprendre à déchiffrer à sa manière.

Il faut être prudent si l'on veut saisir les pensées à la volée.

Seul l'art de la fuite et de la pensée fragmentaire permet d'allier l'éphémère au récurrent.

Le contraire des lieux communs ne sont pas les idées ingénieuses, mais les vérités que personne ne veut entendre.

Les sociétés excrémentielles sont nécessairement et inévitablement des sociétés excrémentielles.

Les rationalistes ont tendance à se transformer en sceptiques ou en dogmatiques, selon l'importance qu'ils accordent à leurs contradictions.

Ce que dit un aphorisme est la pointe d'un iceberg dont la partie immergée correspond à ce qu'il suggère.

S'il n'y avait pas de "bénéfice du doute", y aurait-il autant de riches et autant de malfrats ?

La poésie qui ne commence pas par être un chant, une célébration, une louange, naît avec ses jours comptés.

La vraie poésie parvient à harmoniser la modestie artisanale et l'orgueil scientifique.

L'éducation sentimentale, bien comprise ne peut avoir d'autre but que l'apprentissage de la déception.

Dans la forêt des lettres, l'important n'est pas de chercher, mais d'attendre ; car la fin n'est pas la trouvaille, mais l'avènement.

Quand la maison est en feu, un manuel ne nous est d'aucune utilité, mais un aphorisme peut nous sauver la vie.

Le mal et la mort sont, vus sous un nouvel angle, facilement compréhensibles ; la bonté et la vie sont énigmatiques et inexplicables,

Il arrive un moment où nous ne faisons plus la différence entre les jeunes et les vieux, mais entre les vivants et les morts.

MIGUEL CATALÁN, *Suma breve*, Trea, Gijón, 2019, 253 pages.

La mémoire du bien est un reflet. La mémoire du mal, une tache.

Les rêves qui ne se réalisent pas ont tendance à devenir des cauchemars.

Le but du contrat social : profiter à tous en nuisant à chacun.

Il tremble devant le grondement du tonnerre, lui qui n'a pas vu l'éclair.

Les voyages inutiles - Celui qui n'a rien en lui ne trouve rien à l'extérieur.

À la fin de l'histoire, il s'avère que le livre du destin était vierge.

L'artiste ne fait quelque chose que lorsqu'il aspire à l'impossible.

Le mirage reflète le désir de celui qui croit regarder à l'extérieur de lui.

Le processus de maturation commence par admettre qu'il t'arrive des choses qui, auparavant, ne pouvaient arriver qu'aux autres.

Le présent est tellement imprégné du passé que lorsqu'il s'assèche, c'est de l'histoire ancienne.

Ce progressiste a commencé à se sentir conservateur dès qu'il a obtenu la majorité.

L'aphorisme est un éclair, ce petit fragment de terre fondu par la foudre en un millième de seconde.

La fleur ouverte est si impudique parce qu'elle ne sait pas qu'on la regarde.

L'amour est aveugle, la haine est borgne.

Fatigué de son temps, il visite l'Antiquité à la recherche de nouveautés.

Pour l'œil soupçonneux, tout est soupçonné.

JAVIER BOZALONGO, *Prismáticos*, Trea, Oviedo, 53 pages.

Si tu t'abandonnes, tu laisses seuls ceux qui t'accompagnent.

Celui qui grandit sans passé ne pourra pas se souvenir de son présent demain.

Chaque matin, il se demandait pour quoi faire. Et chaque soir pour qui.

Plus je me souviens de moi, moins je me reconnais.

Pour oublier certains baisers, il faut beaucoup de mémoire.

Les demi-vérités sont des mensonges partagés.

Seuls les gens intelligents doutent, même en disant que seuls les gens intelligents doutent.

Toutes les réponses ne trouvent pas une question qui leur correspond.

La légèreté avec laquelle nous nous affirmons, en voulant nous renier.

Celui qui éteint la lumière a de la chance car il n'a pas toujours vécu dans l'obscurité.

ROBERTO HERRERO, *Abrir la ventana está sobrevalorado,* Trea, Gijón, 2019, 67 pages.

Sur le balcon, la curiosité nous transforme en gargouilles .

Dans les photographies, comme dans l'être, le difficile est de paraître .

Quand la solitude se fait à deux, se regarder, c'est mesurer l'univers.

J'aime imaginer l'aveu qui accompagne le bruit des pas.

La peau est un paradis. L'enfer, savoir que les caresses ne seront jamais à la hauteur.

La solitude fait ressembler les horloges à des masques.

A côté d'une personne heureuse, nous sommes des papillons de nuit.

Il y a des explications qui nécessitent une autopsie.

En la voyant nue, il a cru à la fois à l'évolutionnisme et au créationnisme.

Le temps est haché comme un animal après la chasse, mais au matin on retrouve la buée sur les vitres.

Après des jours de silence, des jours pour le traduire.

Il faut s'exercer au mystère pour respirer au milieu de tant d'explications.

Tout ce qu'on tue laisse un fantôme.

On se souvient davantage de ce qu'on n'est pas sûr d'avoir vécu.

L'un des premiers symptômes de la défaite est de suspecter la joie.

ROGER SWANZY, *La gota infinita del deseo,* Amargord, Madrid, 2018, 60 pages.

Saintes ténèbres, embrassez-nous et emmenez-nous vers l'aube .

Combien de vies tiennent dans une vie ? Combien de désir tient dans une goutte ?

Comme la lumière, le regard connaît son destin avant de partir. L'irrésistible tentation de retourner à notre origine.

Les photos en noir et blanc nous font rêver de couleurs absentes.

Enveloppées de leur parfum, les fleurs semblent nous dévorer vivants.

Les hommes aiment les seins parce qu'ils les ont vus de l'intérieur.

La musique est toujours dans l'air. Et l'amour nous glisse entre les doigts.

L'imagination ne peut s'empêcher de créer et de recréer ce que nous voyons.

Dans l'image nue, la fascination se cache à la vue de tous.

La photographie révèle notre foi obscure en notre capacité à capturer la lumière dans son repos infini sur le corps.

Dans l'obscurité, nous avons tous le même âge.

SIHARA NUÑO, *Enormidad,* La Isla de Siltolá, Séville, 2018, 67 pages.

Le monde est plus grand. Ne l'oublie pas .

Tout peut tenir dans l'énormité (même quand il n'y a pas de place).

Succession d'idées : une goutte d'eau tombe, un pétale... le monde explose.

Je pense pour me tromper et trouver la particule de dieu : la poésie.

Il y a des phénomènes météorologiques qui ne se produisent que dans le corps.

Fatigués de nager à contre-courant... ils se mirent à creuser.

Je me réserve le droit d'avoir quelques craintes.

Combien de rivages la mer a dû voir. Combien de suicides ratés.

L'humidité : petite fille agitée qui dessine dans les coins.

En cas de silence, briser.

L'essorage de la machine à laver me rappelle la pensée suivante.

Écrire quelque chose sur l'honnêteté ; ne pas le faire pour être honnête.

TIRSO PRISCILO VALLECILLOS, *Homo Pokémons*, Trea, Oviedo, 2017, 126 pages.

Il faut du courage pour omettre tout ce que l'on veut dire.

Les mots finissent toujours par cuire dans le four de quelqu'un d'autre.

La poésie peut briser le verre d'un simple silence.

Le monde est chaque personne.

Certains mensonges sont des vérités urgentes.

Beaucoup de miroirs sont des flaques d'eau : certains sont sans fond.

Ils disent que tout est un gros mensonge et ils veulent que nous les croyions.

La solitude, c'est de n'avoir personne à qui dire pardon.

Nous sommes le seul troupeau où chacun va de son côté.

Parfois, quand nos sentiments sont accouplés, ils grondent.

Celui qui demande l'amour éternel, finit par ne supplier que pour un instant.

Dire que l'amour est pour la vie prouve que nous avons plusieurs vies.

Les pas que tu fais, personne ne te les rend.

L'équilibre n'est pas un état, mais un instant.

Le labyrinthe ne peut échapper à l'esprit humain.

Aucune fissure ne résiste à la rotondité.

La vie, c'est aller à Ithaque et finir à Rome.

Les rêves se réalisent toujours, même si c'est dans d'autres personnes.

La néophilie est le cinquième cavalier de l'Apocalypse.

VICENTE LUIS MORA, *Nanomoralia,* La Isla de Siltolá, Séville, 2017, 80 pages.

On ne grandit pas, on tombe. Le phénomène bien connu selon lequel les hommes rapetissent en vieillissant n'est pas dû au fait qu'ils sont vieux, mais au fait qu'ils sont dans le creux de la vague.

Bien écrire sans publier est quelque chose de beau et de terrible à la fois, comme un violoniste jouant son meilleur solo au sommet d'une montagne déserte.

Nous sommes des êtres quelconques. Juste ceux qui sont en dessous, qui portent le poids des autres.

Le stress ne consiste pas à mener une mauvaise vie, mais à ce qu'elle te mène.

Le mort que tu vois n'est pas mort parce que tu le vois : il est mort parce qu'il ne te voit pas.

La philosophie est la raison profonde des choses ; en d'autres termes, réaliser que les choses n'ont pas de raison.

Pour un oiseau, la taille d'une forêt est celle de la seule branche sur laquelle il peut se percher à un moment donné.

La littérature fragmentaire est vertébrale : protubérances perceptibles reliées par la colonne vertébrale du sens.

Démolir un bâtiment hideux pour créer un bel ensemble de décombres.

Le passage du courrier électronique à la lettre manuscrite implique que les deux personnes sont prêtes à se salir les mains pour, de, sur l'autre.

Les hommes élaborent leur personnalité contre le père. Les femmes, malgré la mère.

On demande beaucoup à l'intellectuel : qu'il analyse froidement et impitoyablement le monde qui l'entoure et qu'en même temps, dans son travail créatif, il essaie de le reconstituer avec de l'affection et de la chaleur humaine.

Que fait ce que nous faisons ?

On remarque que la vie se dégrade lorsque l'on grandit et que les étés sont de plus en plus courts.

L'âme qui m'intéresse le plus est celle qui bat dans le mot calme.

Dans un pays en guerre civile, on sait qui sont les vrais intellectuels : sans aucun doute, ceux que les deux camps veulent tuer.

Les lucioles, petits jours rebelles.

La carrière littéraire est la seule carrière qui soit soutenue par l'immobilité.

La vie est vieille. Chaque livre est nouveau. C'est pourquoi je passe ma vie à lire.

Ceux qui veulent revenir sur leurs pas et se replonger dans le passé se retrouvent face à ce qu'ils étaient.

La culpabilité est circulaire.

La liberté, c'est que personne ne peut être inclus en vous.

VICTORIA LEÓN, *Insomnios,* La Isla de Siltolá, Séville, 2017, 68 pages

Nous savons que le temps suit nos pas et, malgré cela, il arrive qu'il nous rattrape sans que nous l'entendions arriver .

Nous sommes en réalité ce qui est en nous plus vieux que nous-mêmes.

Parfois, lorsque la lumière inonde soudain tout, on dirait que nous ne savons pas où nous cacher .

De toutes les injustices que l'on peut commettre, la pire est peut-être celle qui consiste à prendre les faibles pour les forts et les forts pour les faibles.

La politesse est un gardien qui nous protège presque toujours de nous-mêmes.

Il existe des routines passionnantes.

Certaines choses doivent exister pour qu'on ne cesse de les chercher.

Il y a des rencontres qui divisent à jamais tout chemin en deux.

Tout ce qui est vulnérable finit par être couvert d'arêtes.

Les bons misanthropes ont une vie sociale intense.

Si l'on y réfléchit, les merveilles les plus rares sont celles qui se produisent tous les jours.

Rien n'est plus à nous que ce dont nous savons qu'il ne sera jamais à nous et qui pourtant nous accompagnera pour toujours.

Parfois, une ombre nous débarrasse de notre peur de voir l'aube.

Des erreurs commises pour une bonne raison, on peut au moins ressentir quelque chose comme de la fierté.

Il y a des clés qui ouvrent des portes qui n'existent plus.

Les mots ne créent ni ne détruisent les réalités. Le fait qu'il nous semble le contraire n'est rien d'autre qu'un exploit rhétorique.

Nous sommes tous quelqu'un, que nous voulions le savoir ou non.

Parfois, nous poursuivons pour cesser de fuir.

Comme le superlatif est peu convaincant en toute chose.

La vraie joie va et vient toujours sans bruit.

Tout ce qui est vrai est silencieux.

Peu de choses sont aussi difficiles que de se rebeller contre une tyrannie subtile.

Parfois, nous pensons en compagnie. Nous ressentons toujours dans la solitude.

La vie fait parfois des cadeaux. Très peu, en fait. Dans ces cas-là, il vaut mieux être prudent et reconnaissant. Et rappeler à ceux qui ne s'y attendent plus que cela arrive.